

Collection POLICE

75^c

PAUL MARAUDY

DOCUMENT 115



J. FERENCZI ET FILS
EDITEURS

PHOTO PIAZ



DOCUMENT 115

Roman policier inédit

par PAUL MARAUDY

I

LE BAL TRAGIQUE

De tout l'hiver il n'avait encore fait si froid. Une de ces nuits de février, où l'on voit clair comme en plein jour, où le ciel est criblé d'étoiles, et où cependant il gèle dur — le thermomètre à Paris marqua —10°. Aussi les Parisiens encore dehors se hâtaient-ils vers leurs demeures ou vers quelque lieu accueillant où ne soufflerait pas cet aigre vent du nord.

Ceux qui étaient amenés à passer devant l'hôtel Lutécia, boulevard Raspail, s'arrêtaient cependant quelques secondes pour donner un coup d'œil sur les nombreuses et riches voitures, près desquelles de malheureux chauffeurs tentaient vainement de se réchauffer en battant la semelle, qui stationnaient tout autour, et sur les fenêtres brillamment illuminées de l'immeuble.

— Il doit y avoir un « chic » bal ce soir, pensaient-ils en remarquant les tapis, les tentures de pourpre, les plantes vertes qui garnissaient l'escalier et le hall.

Et de fait, en cet instant, les magnifiques salons de

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 230

l'hôtel offraient la vision d'un spectacle vraiment unique. Sous un fastueux ruissellement de lumières, une foule compacte, ondulante d'hommes, de femmes en grand décolleté, déferlait avec une lente harmonie, ou dansait sur une vaste piste. Tout ce que le monde de la diplomatie, de la politique, de la finance, de l'art peut comporter de plus brillant, de plus « sélect » était représenté ici et l'on voyait briller, à travers les taches noires des habits, de splendides uniformes chamarrés d'or : attachés et secrétaires d'ambassades, officiers, personnalités officielles. Les toilettes des femmes, leurs bijoux, la décoration des salons, tout s'harmonisait pour former un ensemble d'un luxe éblouissant.

L'ambassade d'Angleterre donnait ici son bal annuel, l'un des plus recherchés, des plus réputés de la saison, où tenait essentiellement à figurer la grande aristocratie parisienne, bal d'ailleurs très fermé, où nul n'était admis sans une invitation personnelle de l'ambassadeur, sir Edward Turney.

A minuit, l'affluence des invités était considérable et il commençait à régner sur le bal cette atmosphère chargée à la fois de langueur et de fièvre, cette agréable détente, qui succède en de telles réunions, à l'attitude un peu figée, un peu conventionnelle du début. Les yeux des femmes devenaient plus brillants, leurs joues, plus animées — plaisir de la danse, joie de se savoir jolies et admirées, des flirts commençaient à s'ébaucher.

— Tiens, Sauvigny! mon cher ami, je suis enchanté de vous rencontrer! s'exclama à cet instant un homme d'une quarantaine d'années, en habit, qui venait de déboucher d'un escalier sur une sorte de balcon dominant l'un des salons.

— Maître André Berthier... Moi aussi je suis très heureux... Je ne savais pas vous retrouver ici.

— Quel Parisien digne de ce titre négligerait d'assister, lorsqu'il a la chance d'y être convié, à cette incomparable fête d'élégance? répondit l'autre en souriant. N'est-ce pas là un véritable régal pour les yeux? Le Parisien blasé que je suis n'est pas entièrement ras-

sasié de ces joies un peu superficielles. J'aime toujours voir chatoyer les diamants sur une nuque ou des bras féminins, se mêler toutes ces teintes, respirer ces parfums épars, regarder danser de jolies femmes... Vous qui êtes peintre, Sauvigny, vous devez être charmé aussi par tout cela. En outre, pour moi, quel admirable champ d'études!

L'écrivain romancier André Berthier et le jeune peintre Roger Sauvigny s'accoudèrent ensemble, un instant, sur la rampe en marbre qui dominait la salle. Par là ils pouvaient, d'un regard, embrasser le brillant spectacle et assister aux évolutions des danseurs.

— Un champ d'études? répéta Sauvigny. Ah! oui, je comprends... Vous puisez là des éléments pour vos prochains romans.

— Tout au moins je me plais, amusement de dilettante, à deviner les passions, les drames qui peuvent se jouer sous cette façade de conventions... l'éternelle comédie humaine enfin! Je suis ici en spectateur, en psychologue, et ce jeu-là est passionnant.

— Sans doute, mais moi je suis depuis peu introduit dans ce milieu brillant, depuis que mes derniers succès au Salon m'ont fait un peu connaître, et tout y est nouveau pour moi. Voulez-vous me nommer les principales personnalités que nous pouvons apercevoir d'ici?

— Bien volontiers. Je suppose que je n'ai pas à vous présenter notre hôte, le si distingué sir Turney, il doit d'ailleurs être en ce moment au fumoir, non plus que le ministre de l'Intérieur, Georges Sochaud, auquel j'ai serré la main tout à l'heure... Là, à droite, près de la colonne, un député, monsieur Belvègue, causant avec le consul d'Italie, monsieur Fosta-Dellaci... Voici, dansant avec cette jeune femme brune, habillée d'une robe de satin vert pâle, Jeanne Dorin, de la Comédie-Française, le puissant financier Strummer, origine tchécoslovaque probablement, dont vous avez certainement entendu parler. Assez vulgaire celui-là, n'est-ce pas, mais il est reçu partout... Le pouvoir de l'argent.

— Et quelle est donc cette si jolie femme rousse,

vêtue d'une robe turquoise, qui porte au cou un si magnifique collier de perles? Là, voyez... Elle danse avec un jeune homme brun en uniforme chamarré. Un attaché d'ambassade...

— Ah! parfaitement... Eh! mais c'est la belle madame Von Krone, la femme de notre ambassadeur de Berlin, et son cavalier n'est autre que le comte d'Orval, attaché à l'ambassade de Varsovie, mais actuellement en congé à Paris. Elle est belle, n'est-ce pas?

— Admirable! approuva le peintre en suivant le couple des yeux avec un regard de connaisseur. Quelle ligne, quel port de reine, quelle grâce altière répandue sur tout son visage. Elle est digne d'un tableau de Titien... Oh! mais, que se passe-t-il? Maître, regardez, votre comte d'Orval vient de s'effondrer...

C'était exact. Dans la foule des danseurs un remous venait de se produire. On entendit, dominant le tapage des jazz, un cri aigu de femme, un cri terrifié bientôt suivi d'une rumeur confuse. Puis l'orchestre se tut et il plana sur la salle entière un silence tragique.

— Allons voir, proposa le romancier.

Ils dégringolèrent l'escalier mais eurent de la peine à se frayer un passage au milieu de la foule qui s'amas-sait.

— Que se passe-t-il? Que s'est-il produit? interrogèrent-ils.

Mais personne ne le savait exactement. Bah! quel-qu'un qui se trouvait mal! Il n'y avait rien là d'extra-ordinaire, il faisait une telle chaleur!

— Ecartez-vous, laissez passer... ordonnèrent des voix.

Les gens durent reculer. A ce moment une rumeur sourde et terrifiée monta de la foule :

— Il est blessé...

En effet, une longue trainée sanglante sillonnait la joue droite de l'homme qu'on emportait. La pensée qu'un drame venait de se produire, fit frissonner l'as-sistance.

— Comment? Par qui a-t-il été blessé? Où est le meurtrier?

— C'est d'Orval, l'attaché d'ambassade...

Cependant on avait conduit ce dernier dans un petit salon dont l'entrée fut rigoureusement interdite. La porte n'en fut entr'ouverte que pour réclamer un médecin. Quelqu'un se présenta :

— Docteur Goers, chirurgien des hôpitaux de Paris... Que se passe-t-il ?

On conduisit le praticien auprès du blessé — ou du mort — qu'entourait un groupe de cinq à six personnes, dont l'Ambassadeur d'Angleterre lui-même, accouru aussitôt connue la nouvelle du drame.

L'examen du docteur Goers fut bref :

— C'est fini, dit-il en se redressant, le cœur ne bat plus.

— Alors il a dû mourir pendant qu'on l'emportait, car il respirait encore il y a quelques secondes. Mais au sujet de cette... blessure, quel est votre avis, Docteur ?

Le médecin écarta les cheveux du mort et découvrit une petite plaie, près de la tempe, derrière l'oreille droite.

— Oh ! fit-il, l'arme y est encore...

Tous s'approchèrent et remarquèrent une minuscule boule ciselée, probablement la tête d'un poignard ou d'un stylet de minimes dimensions, bouchant l'orifice de la blessure.

— Il ne faut pas y toucher, dit le praticien, et prévenir immédiatement la police.

— Mon Dieu ! murmura sir Turney, qui, malgré son flegme ordinaire, paraissait profondément bouleversé, ce serait donc un crime ? Quelle chose affreuse... Et ce pauvre garçon...

Mais comme il n'était pas homme à se perdre en lamentations superflues, il s'empressa d'agir, c'est-à-dire qu'il fit d'abord appeler un commissaire de police et il s'efforça d'aller calmer ses invités en proie à une vive effervescence.

— Mes amis, il se passe quelque chose d'infiniment douloureux et qui vient gâcher bien tristement une si belle soirée. Je conçois que vous ayez le désir de rentrer chez vous, d'oublier ce qui vient de se passer. Je vous prierai cependant de rester ici jusqu'à ce qu'une

décision ait été prise... Et surtout je fais appel à votre calme, à votre raison. Je n'ose point vous demander de continuer à vous amuser, tout au moins je vous prie de ne pas vous alarmer et de m'aider dans une tâche aussi pénible, aussi délicate...

Un certain nombre d'amis de sir Edward l'entouraient déjà, lui demandant des explications, offrant leurs services, mais il les écarta avec courtoisie et alla donner l'ordre de fermer toutes les issues de l'hôtel, précaution d'ailleurs bien illusoire, car il n'était pas douteux que le criminel, si crime il y avait, avait déjà dû s'enfuir.

Maintenant, dans les brillants salons qui venaient d'être témoins d'un drame si inattendu, si rapide, un souffle d'angoisse avait succédé à la joie des minutes précédentes. Les invités se rassemblaient par groupes pour conférer à voix basse :

— Un meurtre... Il s'agirait donc d'un meurtre? Ce malheureux d'Orval... Mais qui a pu faire le coup?

— Personne n'a rien vu. Cela a été si soudain... Et madame Von Krone qui dansait avec le Comte s'est évanouie. On est en train de lui donner des soins.

— Peut-être saura-t-elle quelque chose... Que va faire la police? C'est bien ennuyeux d'être retenus là...

— Comment l'a-t-on frappé? C'est inouï, une chose pareille!

— Penser que le criminel est peut-être encore ici!...

Et tous ils se regardaient, furtivement, avec la même expression d'effarement, de crainte, de suspicion et de trouble curiosité.

II

POURQUOI? COMMENT?

Le commissaire de police du quartier fut rapidement sur les lieux, accompagné de plusieurs agents. Ceux-ci se postèrent près des différentes issues de l'hôtel.

— *Personne* n'est sorti, affirma sir Edward Turney.

les employés préposés au contrôle m'en ont donné l'assurance. J'attire d'ailleurs votre attention, monsieur le Commissaire, sur la parfaite honorabilité de ceux qui se trouvent ici. Ce bal est très fermé. Nul n'y est admis sans une carte d'invitation signée de ma main et le contrôle est très strict. Personne n'a pu s'introduire frauduleusement dans les salons, et quant à mes invités, j'en réponds. J'espère que vous allez me permettre de leur rendre leur liberté, car, naturellement, la fête est interrompue.

— Un instant encore, Sir, je ne puis prendre moi-même cette responsabilité. Voulez-vous me conduire auprès du mort?

— Tout de suite, monsieur le Commissaire.

Ils traversèrent le grand salon sous les regards chargés de curiosité ou d'angoisse des invités. En passant, sir Turney désigna un endroit de la piste où commençait à sécher une tache de sang :

— C'est là qu'il est tombé...

Le groupe de personnes qui entourait le mort s'écarta pour livrer passage au Commissaire. Celui-ci, en silence, examina la victime :

— Depuis combien de temps est-il mort? interrogea-t-il.

Ce fut le docteur Goers qui répondit :

— Depuis une quinzaine de minutes. Il respirait encore quand on l'a relevé. Il a dû expirer pendant le court trajet entre la salle du bal et ce petit salon. Quand je l'ai examiné, c'est-à-dire immédiatement après qu'il a été conduit ici, il venait de s'éteindre.

— Et vous concluez que la mort est bien due à cette blessure? demanda le commissaire en désignant la plaie toujours dissimulée sous le stylet.

— De toute évidence. Je n'ai pas voulu retirer l'arme, pour ne pas gêner les constatations de la justice, mais je présume que, bien que de dimensions minimes, elle a été enfoncée assez profondément dans le cervelet, ce qui a rendu la mort presque instantanée.

— Il n'y a eu aucun témoin du drame? interrogea le commissaire se tournant vers sir Turney.

— C'est-à-dire que cela s'est passé en pleine salle,

pendant que monsieur d'Orval dansait, mais personne n'a rien vu jusqu'au moment où il s'est effondré. La personne qui dansait avec lui, pourrait peut-être nous apprendre quelque chose, mais elle a perdu connaissance et n'est pas encore revenue à elle.

— Eh bien, il faut immédiatement alerter la Sûreté et, jusque-là, veiller à ce que tout demeure en l'état.

— Bien, monsieur le Commissaire, je vais me conformer à vos désirs.

Tandis que des coups de téléphone s'échangeaient, les invités, dans la salle du bal, sentaient croître leur angoisse et leur énervement. Ce crime mystérieux exaltait sourdement leur imagination. Des hypothèses déjà s'échafaudaient... Il y eut un soulagement réel lorsqu'on apprit l'arrivée de plusieurs agents de la Sûreté Nationale. Enfin une décision allait être prise. Tout serait préférable à cette intolérable attente.

Sir Edward Turney revint bientôt au milieu de ses invités :

— Mes amis, annonça-t-il, je regrette d'avoir dû vous retenir aussi longtemps et je conçois combien cette mesure a dû vous être pénible après un aussi tragique événement. J'espère que vous ne m'en gardez pas rigueur. Je viens d'obtenir l'autorisation de vous rendre votre liberté. Vous serez certainement soulagés de rentrer chez vous. Je vous renouvelle l'assurance de ma profonde désolation de voir se terminer d'aussi tragique façon une soirée dont j'aurais voulu qu'elle ne laisse à tous qu'un agréable souvenir. Au moins nous demeurons tous unis dans les regrets et le chagrin que nous laisse la perte de notre pauvre ami d'Orval.

Il prit congé lui-même des principales personnalités encore présentes. A la sortie, une surveillance discrète était exercée : chaque invité dû faire la preuve de son identité et laisser aussi son nom et son adresse. Sage précaution pour l'enquête qui promettait d'être ardue...

Sir Edward Turney avait déjà pris le soin de prévenir de l'événement les diverses chancelleries des pays européens, en particulier celle de Varsovie.

— Je crains bien que tout cela, étant donné la qualité du comte d'Orval, ne crée des incidents diplomatiques, confia-t-il soucieusement à l'ambassadrice lorsqu'enfin la Sûreté ayant fait ses constatations nécessairement sommaires, et ordonné le transport du corps à l'Institut Médico-Légal, lui eût permis à son tour de rentrer chez lui.

De fait, au matin, les quotidiens parisiens, en rapportant le drame, exprimaient les mêmes craintes :

« S'agit-il d'un crime banal, le vulgaire crime passionnel rendu seulement plus retentissant à cause du nom et de la qualité de la victime? Vengeance exercée par un amant jaloux, par une maîtresse trompée et abandonnée? Ce que l'on sait de la vie privée du jeune comte d'Orval, dont les bonnes fortunes étaient nombreuses, rend cette hypothèse assez vraisemblable. Pourtant il semble que celle d'un crime d'ordre politique, diplomatique, soit également envisagée puisque l'enquête au sujet de ce drame audacieux est menée non seulement par le contrôleur général Russel de la Sûreté Nationale, mais aussi, parallèlement, par le capitaine André, du 2^e Bureau du S.R. Supposerait-on qu'il s'agit en l'espèce d'une de ces troubles affaires d'espionnage, bien plus fréquentes qu'on ne l'imagine communément? »



Le contrôleur général Russel, le jeune et déjà célèbre chef de quarante ans, conférait dans son bureau avec l'inspecteur principal Gervais.

— Il faut avouer, mon cher ami, que nous manquons tout à fait d'éléments pour notre enquête. Il est vrai que nous n'avons pas encore entendu les témoins, mais je n'espère pas grand'chose de ce côté. Mme Von Krone, peut-être... Mais il paraît qu'elle est très souffrante, par suite de l'émotion ressentie et l'on ne peut encore songer à l'interroger. J'aimerais bien pourtant savoir quels étaient ses rapports avec le comte d'Orval.

— Vous inclinez donc, vous aussi, monsieur le Contrôleur, vers l'hypothèse du crime passionnel?

— Oh! je n'ai encore aucune opinion a ce sujet... J'ai emporté l'arme du crime, ce délicat stylet qui ressemble plutôt à un joujou d'enfant afin, s'il est possible, d'y faire relever des empreintes. Si cela donne quelque chose nous aurons de la chance, mais je ne l'espère guère, étant donné la forme et les dimensions de cette arme. La lame, très effilée, ne mesure pas plus de six centimètres, la tête est à peine grosse comme une bile. L'on comprend que cette arme ait été facile à manier et que le criminel, passant derrière d'Orval, ait pu sans attirer l'attention lui porter un coup à la nuque, près de l'oreille. Il a dû ensuite profiter du désarroi général pour se défilier...

— Oui, mais par où? Sir Edwar Turney affirme que personne n'a quitté l'hôtel par l'une des portes.

— Une fenêtre, peut-être... Quand un crime se produit au milieu d'une foule il n'est guère malaisé de s'enfuir... à moins que le coupable ne soit tout bonnement demeuré dans la salle du bal.

— Dans ce cas ce serait l'un des invités?

— Pourquoi pas? Mais il ne sert de rien d'échafauder des hypothèses quand on ne possède pas des bases solides pour le faire. Il faut nous occuper, Gervais, de réunir des éléments d'information. Ce qui importe avant tout c'est de savoir quel genre d'homme était ce comte René d'Orval, quelle était sa vie, ses habitudes, ses relations... féminines en particulier, enfin de pénétrer dans l'intimité de son existence.

— J'ai bien compris, chef, mais il ne vivait à Paris qu'exceptionnellement. Une enquête à Varsovie sera peut-être indispensable.

— Si elle le devient on pourra y avoir recours, mais le comte venait souvent à Paris où il gardait un appartement. Il est probable qu'il y aura laissé des lettres, des documents pouvant nous apporter d'utiles informations. Vous pouvez dès aujourd'hui enquêter de ce côté. Je vois m'occuper, moi, de réunir des témoignages qui, je l'espère, projetteront quelque lueur sur cette ténébreuse affaire.

III

MISS ÉDITH BROADWAY

— Monsieur le Contrôleur, une dame est là, qui désire vous parler.

Russel releva la tête :

— Une dame? A-t-elle donné son nom?

— Non, monsieur le Contrôleur, mais elle m'a dit que c'était à propos de l'affaire d'Oryal... Elle a l'accent américain!

— Ah!... Faites-la entrer tout de suite, ordonna vivement Russel.

Il soupira d'aise tandis que son subordonné disparaissait pour aller quérir la visiteuse. Enfin il allait sans doute apprendre quelque chose de nouveau. Depuis trois jours il piétinait, sans espoir de voir s'éclaircir le mystère de l'étrange affaire. Cet échec l'irritait.

Il achevait de formuler ces réflexions quand il vit pénétrer dans son bureau, introduite par son secrétaire, une jeune femme d'une surprenante beauté. Grande, élancée, très blonde, avec un teint éclatant et des yeux noirs pleins de lumière, elle sembla tout à coup illuminer toute la triste pièce. Mise sans souci apparent de coquetterie, son tailleur gris, très sobre de coupe lui seyait parfaitement, elle donnait cependant une impression d'élégance par l'harmonie de ses lignes, la souplesse et la perfection de son jeune corps. Quel âge pouvait-elle avoir? Vingt, vingt-trois ans tout au plus...

Russel, qui n'était pourtant pas un homme facile à émuvoir, se sentit remué par le regard de ces yeux-là, des yeux lumineux d'intelligence et en même temps pleins d'ingénuité, de douceur, de câlinerie. D'un geste instinctif il lissa sa chevelure, redressa le buste, et donna à sa voix l'accent le plus aimable pour demander :

— Puis-je savoir ce qui vous amène ici, Mademoiselle?

— Je vais vous l'apprendre, monsieur le Contrôleur, mais permettez-moi auparavant de me présenter.

Elle avait en effet un léger accent américain, qui ajoutait un attrait de plus à sa voix aux inflexions musicales, caressantes, mais elle s'exprimait en français avec une parfaite correction.

— J'en serai charmé, Mademoiselle, mais je vous en prie, veuillez vous asseoir, dit-il en lui désignant un fauteuil.

— Merci, monsieur le Contrôleur. Je me présente donc : miss Edith Broadway, née à New-York. Je suis une auxiliaire, une sorte de bras droit comme vous dites, du docteur Clarke, directeur du Bureau d'études policières de Philadelphie.

Russel la regarda avec étonnement. Il était possible qu'elle dit vrai, bien qu'il ignorât que le docteur Clarke (dont le nom était universellement célèbre) eût des auxiliaires féminins. Mais quel rapport, diable! cela pouvait avoir avec l'affaire qui l'occupait?

— Vous vous demandez ce que je viens faire ici, poursuivit la jeune fille répondant à sa muette interrogation. Je vais vous présenter un câblogramme que j'ai reçu hier au soir de New-York et qui vous fera comprendre le but de ma visite. Mes papiers, d'abord...

Elle tendit à son interlocuteur diverses pièces qui établissaient sa qualité : un passeport dûment timbré et visé, une carte au timbre du Bureau d'Etudes de Philadelphie, enfin un télégramme daté de la veille, et en provenance de New-York par lequel le signataire, docteur Clarke, l'invitait à solliciter de la Sûreté Nationale Française l'autorisation de suivre l'enquête dans l'affaire d'Orval à titre documentaire. Russel sembla assez décontenancé. C'était la première fois qu'il lui arrivait une pareille aventure.

— Si je comprends bien, dit-il, vous désirez être tenue au courant de nos recherches.

— Et même y participer, dans la mesure du possible. J'avais été envoyée à Paris, il y a un mois, pour une très importante enquête. Le docteur Clarke s'est

rendu compte que nous avions encore à améliorer nos méthodes de recherches, à les rendre plus scientifiques. Il admire beaucoup à ce point de vue vos procédés de travail. Et dans une affaire aussi importante que celle qui défraie en ce moment la chronique parisienne et mondiale il a désiré sans doute que je prenne une leçon dont nous tirerons grand bénéfice.

— C'est très flatteur de la part d'un homme aussi éminent que le docteur Clarke, mais je ne sais, objecta Russel, si une telle autorisation pourra vous être accordée. Ces recherches dont vous parlez sont toujours tenues secrètes, elles doivent l'être plus encore en l'espèce, car l'on ignore à quel genre d'attentat l'on a affaire.

— J'espère que vous ne doutez pas que je saurai garder une absolue discrétion, monsieur le Contrôleur. Je pourrais d'ailleurs vous aider dans cette enquête, insinua doucement miss Broadway.

Russel hésitait. La perspective d'avoir pour collaboratrice cette agréable jeune personne n'était pas pour lui déplaire. Mais il ne pouvait réellement prendre sur lui...

— Ecoutez, miss, déclara-t-il, il faut que j'en réfère à mon directeur. Lui seul a le droit de prendre une décision en ce qui concerne une mesure aussi grave, aussi imprévue. Voulez-vous me laisser votre adresse, ou un numéro de téléphone. Je vous communiquerai la réponse.

— Je loge au Continental, rue de Jonquières, 18. Je veux espérer que ce sera oui.

— Je le désire aussi, répondit le Contrôleur avec plus de chaleur qu'il n'avait coutume d'en mettre dans ses paroles.



— C'est donc convenu, miss Broadway, votre requête est agréée. Je vais prévenir M. Russel.

M. Gréhaux, directeur général de la Sécurité Nationale, avait en ce moment en son bureau miss Edith Broadway, la jolie auxiliaire que lui envoyait le Bu-

reau d'Etudes de Philadelphie. Mis au courant par son contrôleur du désir qu'exprimait le docteur Clarke il n'avait pas cru devoir repousser cette requête.

Sur son ordre, Russel vint les rejoindre.

— J'ai accordé à miss Broadway, lui dit-il, la faveur qu'elle sollicitait. Vous êtes invité à la tenir au courant des premiers résultats de l'enquête et à lui permettre de vous accompagner dans vos déplacements toutes les fois que vous le jugerez nécessaire, ou possible.

— Bien, monsieur le Directeur.

— J'espère que M. Russel ne m'en voudra pas trop de me mêler ainsi à son travail, dit miss Edith avec son charmant accent et en adressant au contrôleur son plus gracieux sourire. Je ferai en sorte qu'il ne sente pas trop mon indiscrete présence, et je m'efforcerai de l'aider de mon mieux.

— Mais je serai très heureux d'avoir votre collaboration, Mademoiselle, affirma galamment Russel.

Il conduisit la jeune fille dans son bureau et l'invita à s'y considérer comme chez elle.

— Et maintenant, Miss, êtes-vous déjà au courant de ce qui s'est passé ?

— Je n'en sais pas davantage que ce qu'ont rapporté les journaux au sujet de l'affaire, avoua la jeune fille, et j'aimerais entendre de votre bouche le récit de la scène du drame.

— Oh ! nous ne savons nous-mêmes pas grand'chose, à vrai dire. Il était environ minuit. Le comte d'Orval dansait, au bal de l'ambassade d'Angleterre, à l'hôtel Lutétia, avec la femme de l'ambassadeur d'Allemagne, Mme Von Krone. Tout à coup, ceux qui se trouvaient près de lui l'ont vu s'effondrer. Quand on l'a relevé il portait une blessure à la tête, près de la tempe, derrière l'oreille, où se trouvait encore enfoncé, en son entier, un minuscule stylet. Il a expiré quelques minutes plus tard, sans avoir repris connaissance.

— Et personne n'a rien vu, n'est-ce pas, avant le moment où il est tombé ? N'a-t-on recueilli aucun témoignage ?

— Rien d'intéressant jusqu'à présent. Mme Von

Krone, qui seule pourrait fournir quelque précision, n'a pu être encore interrogée en raison d'un état nerveux, paraît-il assez inquiétant, où l'aurait plongée cette scène dramatique.

— Oserais-je vous demander si vous entrevoyez quelque clarté dans cette énigme, si vous suivez déjà une piste? demanda l'Américaine après quelques secondes de silence.

— Ecoutez, Miss, si vous avez lu les journaux vous connaissez les hypothèses plus ou moins fantaisistes, plus ou moins vraisemblables qui ont été échafaudées au sujet de ce crime.

« Drame passionnel? Affaire politique? Histoire d'espionnage? On a naturellement tout envisagé et rien ne permet d'écarter l'une en faveur de l'autre. N'a-t-on pas été jusqu'à incriminer Mme Von Krone elle-même? Or il est un fait que la presse ignore encore et que je vous demanderai de ne révéler à quiconque.

— Vous avez ma parole, monsieur le Contrôleur. Ne me suis-je pas engagée à une discrétion absolue?

— Voilà : les vêtements de M. d'Orval ont été explorés à l'Institut médico-légal. Or, dans l'une des poches intérieures de son veston, cousu dans la doublure, on a découvert un document chiffré à grille, le document 115...

— Ah! sait-on de quoi il s'agissait?

— Oui... Ce papier a été aussitôt transmis à notre service des recherches, deuxième bureau, pour être déchiffré. Le résultat vient de m'être communiqué. Il s'agit d'une pièce très importante et confidentielle, concernant une place forte de Pinsk (Pologne). Le problème, très grave, devient donc celui-ci : de qui le comte d'Orval tenait-il ce document? A qui le destinait-il?

— Je comprends, murmura miss Broadway, vous supposez qu'il se livrait à l'espionnage?

— J'hésite, je l'avoue, avant d'admettre une telle possibilité. Le comte d'Orval, malgré sa légèreté de caractère, semblait foncièrement honnête, très patriote. Il est d'une famille des plus honorables et sa fortune personnelle le mettait à l'abri des besoins d'argent qui

parfois poussent nos officiers... Et pourtant, nous sommes en présence d'un fait indiscutable et il est probable que réside là le nœud du drame.

Miss Edith sembla réfléchir. Russel s'oublia à la contempler, à l'admirer secrètement. Mon Dieu qu'elle était belle, et avec cela si intelligente, si sérieuse, si différente de toutes ses semblables! Russel avait toujours quelque peu méprisé les femmes.

— Eh! bien, mais à quoi vais-je songer? se dit-il tout à coup.

A voix haute, il annonça :

— Savez-vous ce que nous allons faire, miss? ce « nous » fit sourire la jeune fille. Nous commencerons par nous rendre à l'appartement qu'occupait le comte d'Orval à Paris, 3, rue Delambre.

— La police ne l'a donc pas encore visité?

— Si, mais de façon très succincte. Je veux y effectuer moi-même, une perquisition soignée. Qui sait si elle ne nous révélera pas des choses intéressantes. Si vous voulez bien m'accompagner?

— Avec grand plaisir, répliqua miss Broadway en se levant à l'exemple de Russel.

IV

DES ÉLÉMENTS

— Quel genre d'homme était ce comte d'Orval? interrogea miss Broadway au cours du trajet.

— D'après ce que j'ai pu apprendre, c'était un de ces brillants jeunes gens, doués d'esprit et des qualités morales et physiques indispensables pour réussir dans la carrière qu'il s'était choisie. Un de ceux qui savent séduire, et obtiennent surtout un grand succès auprès des femmes.

— Ceci serait donc un élément en faveur de l'hypothèse du crime passionnel, fit observer en souriant l'Américaine. Quelles étaient les relations de Mme Von Krone et du comte René d'Orval?

— Mon Dieu! Il paraîtrait que ce dernier lui fai-

sait la cour, mais depuis peu de temps seulement. Elle passe d'ailleurs pour une très honnête femme, ennemie du flirt et attachée à ses devoirs. Mais le comte était si séduisant!...

— Avait-il de la famille?

— Sa mère, qui vit dans le Languedoc, la vieille douairière restée fidèle aux traditions, et une sœur mariée en Italie. Elles sont arrivées il y a deux jours, aussitôt connue la nouvelle du drame. Vous savez que les obsèques ont eu lieu hier?

— Oui. J'ai eu la curiosité d'y aller. Quelle affluence!

— Tous ceux qui connaissaient le comte ou sa famille, et ils étaient nombreux, tous ceux aussi qu'attirait uniquement la curiosité. J'étais là également, caché par un pilier de l'église et j'éprouvais un sentiment bizarre à penser que l'assassin lui-même était peut-être présent... Ah! nous voici arrivés rue Delambre. L'appartement se trouve près d'ici, presque à l'angle des deux boulevards Raspail et Montparnasse. Vous voyez ces deux fenêtres aux volets clos, au sixième étage? C'est là.

Ils prirent l'ascenseur, après avoir averti le concierge. Russel avait les clés de l'appartement. Il ouvrit et s'effaça devant miss Broadway.

— Voici la garçonnière du comte d'Orval. Pas mal, n'est-ce pas? Tenez vous allez mieux vous rendre compte quand il fera plus clair.

Ayant découvert le compteur électrique, il fit jaillir la lumière. La jeune fille regarda autour d'elle, apprécia le luxe discret de l'antichambre, sur laquelle donnaient plusieurs portes vitrées garnies de rideaux de soie.

Russel faisait les honneurs :

— Le studio... lumières voilées, divans moelleux, œuvres d'art modernes, riches bibelots... M. d'Orval avait certainement du goût. C'était là sans doute qu'il introduisait ses belles amies avant de les mener dans cette chambre qui y fait suite.

Le contrôleur alla ouvrir une porte de communication livrant accès à une splendide chambre à coucher

de style Louis XV où semblaient flotter encore de délicats parfums.

— Il existe encore une salle de bains contiguë à cette pièce, expliqua Russel. Un simple pied-à-terre, vous le voyez, qui servait au comte seulement pour y coucher ou y recevoir ses maîtresses quand il se trouvait à Paris. Nos investigations seront simplifiées. Voulez-vous que nous commençons par le studio?

Il avisa un bureau-secrétaire, fermé à clef, mais dont il n'eut aucune peine à faire sauter la serrure. Les tiroirs en étaient bourrés de papiers.

— Des lettres de femmes, en majeure partie, reconnut Russel.

Il y avait là, en effet, toute une correspondance amoureuse, fort importante à en juger par son épaisseur, et des provenances les plus diverses. Des photographies, de courts billets y étaient mêlés.

— Emportons tout cela, décida le contrôleur, il serait trop long de le dépouiller ici.

Ils continuèrent à explorer tous les meubles, tous les tiroirs, enfin tout endroit susceptible de receler une cachette. Sans succès d'ailleurs. Russel ne découvrit rien de ce qu'il souhaitait. Il trouva tout au moins des brouillons, probablement de lettres écrites par le comte d'Orval et dont il s'empara.

— Cela peut servir, dit-il. C'est du fait le plus banal que surgit parfois la lumière. Et maintenant, miss, je crois que nous n'avons plus rien à faire ici. Je vais remettre les scellés et nous rentrerons quai des Orfèvres.

Une voiture les ramena, car la pluie s'était mise à tomber et il leur tardait de dépouiller leur butin. Russel était heureux de se sentir douillettement à l'abri, aux côtés de son « assistante ». Jamais il n'avait éprouvé autant de plaisir à mener une enquête. Jamais son métier ne lui avait paru si plein de charme...

L'auto s'arrêtait. Il tendit sa main à Edith, pour l'aider à descendre. Elle le remercia d'un sourire.

— Et maintenant, Miss, lui dit-il quand ils furent de retour dans son bureau, attelons-nous à la besogne. Il faut d'abord opérer un tri, classer ensemble toutes

les lettres de même origine, ce qui probablement ne sera pas un mince travail, le défunt comte était on-doyant et divers en ce qui concernait ses amours. Ceci fait, je crois bien qu'il faudra nous condamner à lire tous ces « poulets », pour voir si rien ne mérite de retenir notre attention.

— Eh! bien, à l'ouvrage! dit gaiement Edith.

Le classement occupa toute la table, le comte n'en était pas à évaluer le nombre de ses bonnes fortunes. Il y avait là des lettres écrites dans toutes les langues, en polonais, en français, en allemand, en italien, en anglais... Rares étaient les correspondantes qui avaient eu l'imprudence de signer, d'un prénom la plupart du temps. Quelques-unes n'étaient encore que des amoureuses qui imploraient, d'autres des maîtresses cueillies un peu partout, dans toutes les capitales, quelques-unes devaient être de très grandes dames, d'autres de plus humble origine. Et toutes criaient leur amour ou leur désespoir d'avoir été abandonnées...

Parmi tant de maîtresses éphémères l'une, cependant, paraissait avoir été aimée mieux ou plus longtemps que les autres. Elle signait Nadine. Certaines de ses lettres étaient écrites en russe, ou en polonais, d'autres en français, un français un peu maladroit, mais qui cependant ne présentait que peu de fautes. Les plus récentes de ces lettres retinrent soudain l'attention de Russel.

« Minouchka, écrivait l'inconnue, pourquoi restes-tu silencieux? Est-ce que tu m'oublies, là-bas? Je ne sais pas ce qu'il me prend, j'éprouve des craintes, des inquiétudes, je suis torturée par le doute, la jalousie. Te souviens-tu que tu m'as juré de m'aimer longtemps, de m'aimer toujours. Viendras-tu bientôt à Paris, mon bien-aimé? Tâche de te rendre libre. Je languis de toi, c'est trop triste, la vie sans toi...

— Oh! dit miss Broadway, et ceci, lisez ceci!

Russel prit la lettre que l'Américaine lui tendait, toujours signée Nadine et qui était datée du 7 février. Il lut :

« Tu as donc décidé de m'abandonner. Tu laisses mes lettres sans réponse, ton téléphone ne répond pas

et je ne trouve personne quand je vais désespérément frapper chez toi, oubliant toute prudence... Pourtant je sais que tu es à Paris, tu es venu en congé sans me le dire. Tu ne m'aimes plus... Une autre, déjà, a dû me remplacer. Et ce silence insultant, cette atroce incertitude... Mais prends garde, je ne suis pas de celles que l'on abandonne ainsi, je me défendrai, je montrerai de quoi je suis capable. *Je préférerais, te voir mort que de te céder à une autre...*

« Ne me laisse pas dans cette affreuse torture. Tu pourrais le payer très cher. »

— Ho! ho! fit le contrôleur, voilà des menaces bien précises. J'aimerais savoir qui est cette Nadine. Une russe ou une polonaise, vraisemblablement... J'imagine qu'elle se trouve à Paris. Savez-vous ce que nous devons faire, miss Edith?

— Je pense qu'il serait peut-être intéressant d'enquêter au sujet de cette personne.

— Tout à fait d'accord. Je vais appeler Gervais. Gervais est mon inspecteur principal, un garçon très capable, sur qui l'on peut compter. Vous allez faire sa connaissance, miss Broadway.

Il décrocha l'appareil téléphonique intérieur :

— Allo? Gervais est-il là?... Sorti?... Vous lui direz de venir me trouver quand il rentrera.

L'inspecteur se présenta quelques instants plus tard. C'était un homme jeune, d'aspect bonnasse, qui ne répondait en rien à l'idée personnelle que se faisait miss Broadway sur les policiers français, mais au demeurant paraissait fort sympathique. Il salua la jeune fille d'une brève inclinaison de tête, et s'adressa à Russel.

— Vous m'avez fait demander, chef?

— Oui, Gervais, voici ce qui se passe. Mademoiselle et moi — miss Broadway est notre « assistante » bénévole — nous venons de dépouiller une volumineuse correspondance amoureuse adressée au défunt comte René d'Orval; parmi les innombrables correspondantes anonymes, deux ou trois seulement paraissent avoir eu un règne moins éphémère que leurs compagnes. Ce sont elles qu'il faudrait identifier, et en particulier une certaine Nadine, qui a été probablement l'une des der-

nières en date de ses maîtresses, mais qui, finalement abandonnée comme les autres, lui adresse des menaces assez graves. Il faut absolument que nous sachions qui est cette Nadine et que nous ayons des renseignements sur l'entourage, féminin principalement, du comte d'Orval. Je vous confie ce soin, Gervais.

— Bien, monsieur le Contrôleur. Puis-je prendre quelques-unes de ces lettres?

— Naturellement. Vous pouvez même prendre connaissance de tout le paquet si cela vous semble nécessaire. Mais rapportez-le-moi, afin que je transmette les lettres au laboratoire des recherches pour des vérifications d'écriture... Et maintenant, miss, ajouta le contrôleur quand Gervais se fut retiré, si vous le voulez bien je vous invite à déjeuner.

Il tira sa montre :

— Midi moins dix... Voulez-vous m'attendre au Sol-férino? Vous savez où cela se trouve? Sur le boulevard des Italiens. Je vous y rejoindrai dans moins d'une demi-heure, lorsque j'aurai réglé certaines questions.

— C'est que, j'ai peur d'être importune, à la fin... objecta miss Broadway.

— Mais pas du tout, vous me ferez au contraire un grand plaisir en m'honorant de votre gracieuse compagnie. Un vieux garçon comme moi ne jouit pas souvent d'un tel bonheur.

— Alors j'accepte, dit en souriant l'Américaine, moi aussi je suis seule et libre.

— Unissons donc nos solitudes. Je vous « mettrai à la porte » quand j'aurai besoin de travailler sérieusement, car il va falloir que je me livre, cet après-midi, à une délicate besogne de comparaison des écritures.

V

L'INVITATION INTERCEPTÉE

Deuxième bureau... Nom suggestif qui met aussitôt en branle les imaginations, qui évoque des dessous troubles de romanesque et palpitante aventure...

Deuxième bureau, organisme puissant, inquiétant, terrible, centre de recherches passionnantes où se déroulent tant de drames secrets...

Pourtant l'étranger qui pénètre dans les bureaux froids et sévères réservés au Ministère de la Guerre au service des recherches et du contre-espionnage, n'a guère l'impression de se trouver là dans le domaine brûlant de l'aventure. Des pièces tristes, sentant la poussière et le vieux papier, un mobilier désuet et dépareillé, des rideaux administratifs en reps vert arse-
senic, des vitres sales, des murs aux tapisseries fanées, voilà le décor qui s'offre au visiteur. Les laboratoires paraissent le seul centre vivant de la puissante organisation et là seulement l'on respire une atmosphère plus fiévreuse, moins froidement administrative.

Dans l'un de ces bureaux au décor provincial pauvre, le capitaine André du S.R., 35 ans, sorti à 22 ans de l'Ecole de guerre, consultait un dossier placé devant lui.

— Je me demande ce qu'ils « foutent » à la P.J., marmonna-t-il entre ses dents. Russel a l'air de dormir... Je parie qu'il n'a même pas encore interrogé les invités de l'hôtel Lutétia lors du bal de l'Ambassade... C'était pourtant la première chose à faire. Nous allons leur montrer, *là-bas*, qu'au deuxième bureau on sait se montrer plus actif.

Une rivalité inavouée opposait assez souvent les policiers civils et les « fayots » comme les appelaient ceux-ci de façon méprisante, ce qui d'ailleurs créait une émulation assez favorable à la solution rapide des affaires, lorsque comme c'était le cas actuellement, les deux organisations devaient entrer en « concurrence ».

Le capitaine André avait étalé devant ses yeux une longue liste de noms et la considérait d'un air perplexe.

— Ma foi, si je veux interroger tous ceux-là je n'en finirai pas de sitôt, ils sont 518 exactement! il y a du moins une personne qu'il importe d'entendre au plus tôt et qui, paraît-il, n'a pas été jusqu'ici en état d'être interrogée : Mme Von Krone. Elle dansait avec d'Orval, je ne puis admettre qu'elle n'ait rien vu...

Il se fit annoncer chez son chef, le colonel Baucard.

— Mon Colonel, me permettez-vous de convoquer ici Mme Von Krone, la femme de l'ambassadeur d'Allemagne? C'est toujours pour cette affaire d'Orval. Son témoignage me paraît des plus utiles.

— Il serait préférable dans ce cas que vous vous rendiez vous-même à l'ambassade, et que vous sollicitiez une entrevue privée, ceci dans le but d'éviter de froisser des susceptibilités, de faire naître des histoires.. Vous n'émettez encore aucune opinion au sujet de Mme Von Krone, capitaine? Ce n'est pas en « suspecte » que vous désirez l'interroger?

— Mais non, mon Colonel, je veux combler une lacune seulement. Sans doute si Mme Von Krone avait eu quelque chose d'important à déclarer elle l'aurait fait spontanément, mais tel fait qui peut lui paraître sans importance...

— Oui, oui, vous avez carte blanche, mon ami; je vous recommande seulement, encore une fois, plus que jamais, pour une affaire aussi délicate, du doigté, de la prudence.

— Vous pouvez compter sur moi, mon Colonel.

Le capitaine André se rendit donc à l'ambassade d'Allemagne et put obtenir pour le lendemain une audience de M. Von Krone.

— Ma femme, lui dit ce dernier, a été très impressionnée par ce tragique événement. Elle demeure encore bouleversée, néanmoins je crois qu'elle pourra à présent supporter un entretien de ce genre. Si vous le voulez bien je vais téléphoner à mon domicile pour annoncer votre visite et je vous conduirai moi-même.

— Comme il vous plaira, monsieur l'Ambassadeur.

M. Von Krone demanda la communication avec son hôtel particulier. Sa femme était là.

— Chère amie, dans quelques instants je vais vous amener le capitaine André qui désire obtenir de vous quelques renseignements au sujet de l'affaire que vous savez... Pourrez-vous le recevoir?... Très bien, je vous remercie. A tout de suite!

Il raccrocha :

— Voilà, on nous attend. Je n'ai pas besoin de vous

recommander, capitaine, de ménager ma femme. Elle est encore mal remise et toute émotion...

— Vous pouvez être entièrement rassuré, monsieur l'Ambassadeur.

Bientôt la luxueuse automobile de M. Von Krone les conduisit à l'hôtel particulier de ce dernier, rue Wagram. L'ambassadrice les attendait.

— Je m'excuse de vous importuner, Madame, lui dit le capitaine en s'inclinant pour lui baiser la main, mais dans une affaire aussi grave et aussi délicate que celle dont j'ai été chargé, votre témoignage peut être d'un précieux secours.

— Je suis à votre disposition, capitaine, répondit simplement la jeune femme, bien que je ne pense pas avoir quelque chose d'intéressant à vous apprendre... Puis-je vous offrir un verre de porto?

— Vous êtes trop aimable.

Mme Von Krone avait retrouvé toute son aisance de femme du monde. Le capitaine André admira, à part lui, la grâce, la distinction de ses manières.

— Voilà une délicieuse jeune personne, pensa-t-il, mais qui me paraît très forte malgré son apparente faiblesse. Il ne sera pas facile de lui arracher quelque chose.

— Je vous prie de m'excuser, mon capitaine, dit l'ambassadeur en se levant, répondant ainsi au secret désir de son visiteur, mes occupations m'appellent ailleurs. J'espère que vous n'avez pas besoin de moi. Je serais d'ailleurs incapable de vous donner aucun renseignement intéressant puisque je ne suis au courant de rien.

— Je vous en prie, monsieur l'ambassadeur. C'est moi qui m'excuse d'avoir abusé de vos précieux instants et qui vous remercie de votre obligeance.

Resté seul avec Mme Von Krone il s'approcha d'elle, en ayant soin de se placer de façon à pouvoir tenir la jeune femme sous son regard.

— Pouvez-vous me faire un récit aussi précis et aussi complet que possible du drame auquel vous avez assisté à l'hôtel Lutétia, dans la nuit du 17 au 18 février? lui demanda-t-il,

— Oh! c'est bien simple, capitaine. Je ne sais rien de plus que tous ceux qui m'entouraient. Je dansais avec M. d'Orval. Nous causions, propos assez décousus, phrases banales... Je ne saurais les rapporter exactement.

— Comment était M. d'Orval.

— Très naturel, aimable, gai, heureux, m'a-t-il semblé, de se divertir. Ah! je me souviens qu'il me disait : « C'est un des principaux attraits de ma carrière de pouvoir approcher de toutes les plus jolies femmes d'Europe. En ce moment surtout... » Je me rappelle qu'il n'a pu achever cette phrase : tout à coup je l'ai senti chanceler entre mes bras, puis glisser à terre, et j'ai vu alors un filet de sang couler sur sa joue. J'ai poussé un cri d'effroi et je me suis évanouie.

Le visage de Mme Von Krone révélait encore l'horreur profonde du drame qu'elle évoquait. Cette femme était-elle sincère? Jouait-elle la comédie? Dans ce dernier cas il fallait avouer qu'elle le faisait avec un art consommé.

— Mais auparavant, Madame, n'avez-vous rien remarqué? Quels couples dansaient autour de vous? N'avez-vous pas gardé le souvenir des personnes ayant frôlé de très près M. d'Orval à l'instant où il prononçait cette phrase qu'il n'a pu achever?

— Je me souviens seulement d'une grande femme blonde qui a passé derrière lui... Oui je l'ai remarquée, bien que je ne la connaissais pas, d'abord à cause de sa taille et parce que depuis un moment nous dansions presque côte à côte. Elle avait pour cavalier un homme très grand lui aussi, dont la taille dominait tous les autres, blond comme elle, type anglais, entièrement rasé.

— La femme, comment était-elle?

— Très jolie. Elle avait une robe de velours noir, c'est tout ce que je me rappelle...

— Vous n'avez pas d'autre fait à rapporter? Essayez de rassembler vos souvenirs?

— Non rien vraiment, fit la jeune femme après un visible effort pour interroger sa mémoire. Tout cela a été si rapide, si hallucinant... Peut-être, oui, si j'avais

porté mes yeux sur M. d'Orval, mais je rêvais vaguement pendant qu'il me parlait.

— Alors comment avez-vous pu remarquer le couple que vous venez de me décrire? fit remarquer doucement le capitaine.

— Il arrive parfois, même lorsqu'on regarde dans le vague, qu'une image se détache de façon précise, et c'est la dernière que j'ai entrevue avant d'être rappelée, de façon si brutale, à la réalité.

— C'est bien, je vous remercie, Madame, en m'excusant encore une fois de vous avoir si longuement importunée.

Au moment où il se levait pour prendre congé, il ajouta négligemment :

— N'avez-vous jamais entendu dire que M. le Comte d'Orval se livrait à l'espionnage?

Mme Von Krone sursauta :

— Lui? Oh! ce n'est pas possible...

— Pourquoi ne l'estimez-vous pas possible?

— Je ne sais pas, cela doit paraître tellement invraisemblable à ceux qui le connaissent. Non, je n'ai jamais rien entendu dire de pareil.

— Bon, admettons que ce soit là une question de pure forme.

Le délégué du Service Spécial se retira, plus perplexe encore que lors de sa venue. Son enquête n'avait pas fait beaucoup de progrès : une grande jeune femme blonde, accompagnée d'un cavalier plus grand encore, de type anglais dansait depuis un long moment aux côtés du groupe d'Orval-Von Krone. Qu'est-ce que cela prouvait? Et d'ailleurs l'officier pouvait-il affirmer la parfaite sincérité de l'ambassadrice d'Allemagne?

— Au fait, je pourrai contrôler la véracité de cette déclaration en la confrontant avec les autres témoignages.

Il tira de son portefeuille la liste transmise par sir Edward Turney des personnes ayant assisté au bal de l'hôtel Lutétia et poussa un soupir :

— Il est impossible que j'interroge tous ces gens-là, mais je n'ai aucune raison d'en questionner un plutôt qu'un autre...

Un fait imprévu allait changer la nature de ses perplexités.

— Mon capitaine, lui dit l'employé civil spécialement chargé de l'aider dans ses travaux administratifs, lorsqu'il rentra à son bureau, un M. de Ravincourt s'est présenté tout à l'heure pour vous voir. Il a laissé sa carte en disant qu'il reviendrait vers sept heures.

« Joachim de Ravincourt, député », lut l'officier. Je connais ce nom... Pourquoi ce Monsieur désire-t-il me voir? Est-ce à propos de l'affaire d'Orval?

Il fut fixé vers la fin de la soirée. M. de Ravincourt revint à l'heure qu'il avait donnée et exposa en ces termes le but de sa visite :

— J'ai été assez surpris, il y a quelque temps, de ne pas me voir inviter au bal de l'Ambassade d'Angleterre, auquel j'assiste chaque année avec ma femme. Sir Edward Turney est d'ailleurs un de mes amis. Or je viens d'apprendre incidemment par ce dernier que j'avais parfaitement été convié pour assister à ce bal, comme les autres années. Évidemment la carte aurait pu s'égarer mais, et voilà ce qui paraît troublant et qui m'a déterminé à venir vous révéler le fait, quelqu'un s'est servi à ma place de l'invitation qui m'avait été adressée. En effet sir Edward Turney, désirant en avoir le cœur net, a fait inventorier toutes les cartes remises au contrôle, à l'entrée de l'hôtel Lutétia. Parmi elles il a retrouvé celle établie à mon nom. Il faut donc admettre qu'on l'a interceptée et qu'on s'en est servi.

— Comment ces cartes étaient-elles adressées?

— Simplement par la poste, m'a déclaré Sir Edward, C'est son secrétaire qui les envoie.

— Et chez vous, qui reçoit le courrier?

— A mon domicile il est monté par la concierge et c'est mon valet de chambre qui me l'apporte, après avoir fait le trié.

— Êtes-vous bien certain de ce domestique?

— Oh! oui. Il est depuis dix ans à mon service. Je n'ai jamais eu le plus léger reproche à lui adresser.

— Nous verrons cela. Je ferai une enquête. Je vous suis très obligé, monsieur le député, de m'avoir prévenu. Il est possible que je sois conduit à aller interro-

ger votre personnel, vos employés? Vous n'y verrez pas d'inconvénient?

— Nullement.

— Je le ferai d'ailleurs avec discrétion, car il faut que rien ne transpire de ces sortes de recherches.

— Je me sou mets d'avance à vos désirs, mon capitaine.

Quand son visiteur fut parti l'officier demeura un long moment plongé dans la réflexion. Ce qu'il venait d'apprendre ouvrait une faible lumière, trop faible hélas! dans les ténèbres dont il avait été jusqu'ici environné.

Où cette lueur le conduirait-elle?

VI

AMOUR, AMOUR...

Toutes les dix secondes Russel tournait la tête avec impatience du côté de la porte à tambour près de laquelle se tenait un groom en livrée. Cette porte s'ouvrait fréquemment, mais ce n'était jamais pour laisser passer celle qu'il attendait...

— Que peut-elle faire? bougonna-t-il.

Il avait donné rendez-vous à miss Broadway pour 7 h. 1/2. Or il était près de 8 heures et elle n'était pas là. Il commença à craindre qu'elle ne vint pas.

Pour calmer son impatience il se détournait parfois afin de s'examiner dans une glace placée presque en face de lui. Voyons, sa cravate n'était-elle pas de travers? Edith la trouverait-elle à son goût? — il l'avait choisie tout exprès ce soir, pour lui faire honneur chez l'un des meilleurs chemisiers des boulevards. Sa raie était-elle impeccable? Et lui-même, quel effet produirait-il? N'était-il pas trop vieux? Il est vrai qu'il n'avait que quarante-deux ans et ne les paraissait pas, le miroir le lui affirmait, mais Edith devait être si jeune! Cet âge est sans pitié!

— Ah! ça, se dit-il tout à coup, de quoi vais-je m'inquiéter? Qu'est-ce que cela peut me faire?

Pourtant ce n'était pas sans une arrière-pensée qu'il avait tenu à conduire miss Broadway dans ce restaurant chic, digne de sa beauté. Et ce n'était pas aussi sans un désir informulé de plaire qu'il avait, lui si peu coquet à l'ordinaire, spécialement soigné sa tenue, veillé à ce qu'il lui fit honneur. Voyons? Comment le trouverait-elle? Était-il beau? Non, certes, mais enfin il en valait bien d'autres qui l'entouraient...

— Que fait-elle donc, bon Dieu! s'impatiente-t-il à nouveau.

Si elle n'allait pas venir?... Il envisagea la chose comme une catastrophe, et cela le conduisit soudain à réfléchir. Pourquoi était-il si nerveux, si inquiet? Sans doute il serait contrariant que Miss Broadway ne vint pas, mais y avait-il de quoi prendre la chose si à cœur? Pourquoi donc s'occupait-il tant d'Edith? Pourquoi était-elle devenue sa pensée, sa préoccupation constante? Pourquoi souhaitait-il si vivement de lui plaire?

— Un petit coup au cœur... constata-t-il avec indulgence.

Bah! Cela n'avait pas grande importance. N'était-il pas garçon?

— « Ça ne causera de tort à personne...

Oui, mais quels étaient les sentiments de miss Broadway à son égard? Elle ne lui avait jamais témoigné autre chose qu'une grande confiance, de l'amitié, de l'admiration, de la reconnaissance même pour toutes les gentilleses dont il l'entourait.

— N'empêche qu'elle n'arrive pas...

Mais tout à coup le visage de Russel se transfigura. Le contrôleur poussa un profond soupir de soulagement. Enfin, c'était elle!

Il la regarda venir, souple et onduleuse à travers la salle, si belle que tous les regards la suivaient sur son passage.

Elle se dirigea vers lui, souriante.

— Je vous dois toutes mes excuses, je vous ai fait attendre.

— Oh! cela n'a plus d'importance puisque vous voilà. J'ai eu si grand'peur que vous ne vinssiez pas...

Un garçon s'empressait auprès d'eux.

— Madame désire?

Et Russel fut flatté qu'on imaginât à lui cette jolie femme sur laquelle se portaient tous les regards. Rassenéré à présent il voulut commander les mets les plus fins, les vins les plus chers. Bah! On ne fait pas tous les jours des folies, et ce soir il se sentait prêt à les consommer toutes!

— Eh bien, monsieur Russel, où en sommes-nous de l'« Affaire »?

Le contrôleur eut l'air de descendre de la lune. L'affaire? Ah! oui, l'affaire d'Orval parbleu! Il était si loin des préoccupations professionnelles.

— Je piétine toujours. Toutefois Gervais est sur la voie d'intéressantes découvertes. Une femme de la légation d'ambassade qui aurait été la maîtresse de René d'Orval... Quant à Mme Von Krone elle a été interrogée par le 2^e Bureau. Elle n'a rien vu mais a seulement signalé la présence depuis un moment, le soir du bal, d'un couple genre d'Anglais, grands, blonds, qui les suivaient. D'autre part une invitation adressée à un M. de Ravincourt, député, aurait été interceptée. J'ai été informé de ces faits ce matin par le capitaine André du service des Recherches. L'objectif est à présent de savoir qui a intercepté l'invitation. Cela peut nous mener sur une piste intéressante.

— Si vous avez besoin de moi... offrit miss Broadway.

— Oui, il m'est infiniment agréable de travailler avec vous à mes côtés, mais je vous en prie, ne parlons plus du « métier » ce soir, ne nous occupons que de nous. Je suis si heureux, si heureux...

Furtivement il prit la main d'Edith sous la table. Elle ne se défendit pas mais au contraire tourna vers lui un regard empreint de tendresse candide qui fit frissonner le contrôleur.

— Mon amie... ma chérie... balbutia-t-il.

— Chut! Ne me regardez pas ainsi, conseilla-t-elle, on nous observe, on pourrait vous connaître.

— C'est vrai, dit-il en fronçant les sourcils. Ils m'ennuient tous ces gens! J'aimerais tant vous avoir à moi seul!

Peu à peu il commençait à s'emballer :

— C'est que, voyez-vous, petite Miss, votre venue a bouleversé toute ma vie... Jusqu'à présent, les femmes ça comptait si peu pour moi. De brèves aventures, brutales, sans lendemain. Je ne me passionnais que pour mon métier. Mais depuis que je vous connais je ne suis plus du tout le même. Un véritable miracle... Jamais je n'ai rencontré une femme comme vous. Vous êtes si belle, si intelligente, si douce et tendre aussi. Oh! dites-moi que vous m'aimez un peu, que vous accepterez de m'aimer...

Son regard que le champagne, déjà, faisait briller, se fixait avec supplication sur les beaux yeux bruns de la jeune fille.

— Je vous en prie, reprenez-vous, conseilla celle-ci en le repoussant car il lui avait saisi la taille mais sans paraître pourtant réellement fâchée.

— Tenez! Edith, allons-nous en, allons nous amuser à Montmartre. Avez-vous jamais visité nos fameuses boîtes de nuit? Non? Eh bien! permettez-moi de vous y conduire. Vos compatriotes sont friands de ces plaisirs-là et je suis sûr que cela vous plaira.

Edith n'osa point refuser. D'ailleurs le champagne commençait aussi à lui tourner un peu la tête, et ceci même n'était pas désagréable! Elle avait envie de s'amuser, de se griser un peu, elle accepta l'offre de Russel.

Le Montmartre nocturne brillait de toutes ses lumières, de ses bruyantes enseignes bleues, rouges, violettes. Tous les établissements aux noms fulgurants, serrés les uns contre les autres comme des personnages à revue, égrenaient leurs titres suggestifs : « L'Enfer », le « Paradis », « Le Moulin Rouge », « Le Chat noir »...

Ils choisirent le bal Tabarin. Tout de suite Edith fut enthousiaste. Russel commanda à nouveau du champagne. Comme tous les fils d'Amérique miss Broadway adorait ce nectar, mais ne le supportait pas très bien.

Son regard vacillait, et elle riait, la tête rejetée en arrière, ce qui causait le ravissement de son compagnon.

— Riez encore Edith, comme cela, ah! comme vous êtes jolie et fraîche et simple! disait-il, de plus en plus « pincé ».

L'âme et les sens perdus il regardait cette gorge voluptueuse, ce coin de chair blonde éblouissante. Une tentation folle lui venait de se pencher, d'embrasser à pleine bouche ces lèvres qui s'offraient. Il n'osa pas, mais se courba sur le bras nu, le dévora de baisers.

— Edith, ma petite Edith... Si vous saviez! Si vous saviez combien je vous aime!

Elle continuait de rire :

— Les Français savent bien dire les choses qu'ils ne pensent pas, feindre une passion qu'ils n'éprouvent pas... Allons! soyez sage, contrôleur. Pour un policier ce n'est pas beaucoup de tenue!

— Je ne suis plus ce soir qu'un homme qui vous aime, qui vous désire... comme un fou! ajouta-t-il d'une voix basse et rauque.

Elle riait toujours :

— Et demain vous m'oublierez! Je suis une honnête fille, moi! Je ne me donne pas comme cela.

Cependant il y avait dans sa voix une nuance de câlinerie, de tendresse, et dans ses yeux une promesse de volupté, d'abandon qui affolèrent Russel.

— Tenez! Sortons, allons prendre un peu l'air, voulez-vous? On étouffe ici, et j'ai besoin de vous avoir à moi seul.

Elle acquiesça. Dehors Russel héla un taxi et lui ordonna de leur faire faire le tour du Bois. Quand il eut la jeune fille tout contre lui, dans l'ombre troublante de la voiture, il n'eut plus la force de se contraindre. Ses mains attirèrent le corps délicieux. Il bégaya :

— Edith... Edith... Ma chérie!

Elle le repoussa, mais faiblement. Il sentait son souffle affolant se mêler au sien. Il chercha les lèvres, les retint de force, s'y attacha presque féroce ment. Edith gé-

missait, mais aussitôt se soumit et répondit à la furieuse étreinte.

— Je t'en conjure, rentrons, viens chez moi... supplia Russel quand enfin ils se détachèrent.

Mais elle eut encore la force de résister, de se reprendre :

— Non, non, pas encore, pas ce soir... Je vous en prie, n'abusez pas des circonstances. Vous voyez bien que je ne suis pas dans mon état normal, et demain je serais trop malheureuse. Si je dois être vôtre il faut que ce soit de mon plein gré, librement, mais pas encore, pas encore... Faites-moi reconduire à mon hôtel.

Il courba la tête, dévoré de désir, mais trop honnête, trop épris peut-être pour vouloir la forcer, profiter d'un moment de faiblesse. Il l'aimait déjà assez pour ne vouloir la tenir que d'elle seule. Il donna au chauffeur l'adresse d'Edith. Pendant tout le trajet il demeura serré contre elle, à la fois désolé et fier de son sacrifice :

— Tu vois si je t'aime!..

Emue, elle le consola :

— Moi aussi, mon ami, j'éprouve pour vous une grande tendresse. Ne brusquez pas les choses, attendez, espérez...

Le taxi s'arrêta. Russel la laissa descendre :

— A demain ma bien-aimée, je vous attends à mon bureau.

— A demain, répondit-elle, avec un regard si rempli de tendresse qu'il ranima dans le cœur du contrôleur tous les espoirs.

VII

AMOUR? PEUT-ÊTRE...

— C'est vous Gervais? Bon, entrez mon ami. Alors, du nouveau? interrogea Russel avec vivacité, car il connaissait assez son subordonné pour reconnaître, à son air, que ce dernier était content.

— Oui, chef, cette fois je crois bien savoir qui est cette Nadine...

— Nadine?

— Oui, l'une des correspondantes de René d'Orval et des dernières en date parmi ses maîtresses, celle qui lui adressait des menaces de mort.

— Vous avez pu l'identifier?

— Oh! ce n'était pas facile, mais j'ai eu la chance qu'on m'envoie une lettre de dénonciation anonyme, comme il arrive bien souvent. Et savez-vous qui c'est?

Il se pencha vers l'oreille de Russel :

— Mme Z... femme d'un secrétaire de la légation.

Le contrôleur sursauta :

— Vous en êtes bien certain?

— Je possède le témoignage même d'une femme de chambre de Mme Z... que j'ai réussi à faire parler. Sa maîtresse la chargeait d'aller quérir à la poste restante les lettres que lui adressait le Comte lorsqu'il était loin. Depuis deux mois d'ailleurs ça ne marchait plus entre les amants. Il n'y avait plus de lettres et la belle Nadine devenait nerveuse, d'humeur chagrine. Quelques jours avant le bal de l'ambassade, le 11 février exactement, Mme Z... s'est absentée une grande partie de l'après-midi. Elle est rentrée chez elle pour se coucher, se disant malade. En réalité sa femme de chambre l'a entendue sangloter très longtemps. Jusqu'au jour du bal, elle n'a plus été la même, d'humeur bizarre, avec des moments d'abattement, de larmes, ou au contraire des périodes d'exaltation. Elle est allée à ce bal...

— Ah! Avez-vous le signalement de cette personne.

— Blonde, assez grande...

— Tiens! mais cela correspondrait... Il est vrai que les femmes blondes pullulent dans cette affaire. D'ailleurs toutes les femmes sont blondes à présent puisque c'est la mode... Enfin continuez Gervais.

— Le lendemain du bal Mme Z... est demeurée couchée toute la journée; elle était très pâle et semblait très affectée. Même elle paraissait si souffrante que son mari a fait venir un médecin. Celui-ci a seulement parlé de grande dépression nerveuse.

Russel se frotta les mains :

— Ma foi! Tout ce que vous m'apprenez là Gervais me paraît fort intéressant. Je crois bien qu'il faut revenir à notre première hypothèse, celle d'un crime passionnel, un banal drame d'amour. Mme Nadine Z... abandonnée par son amant a mis ses menaces à exécution : elle l'a supprimé. C'est une chose que l'on voit couramment aujourd'hui, et qui s'explique mieux encore lorsqu'on a affaire à ces Russes exaltés. Je vais faire venir ici cette femme.

— Mais alors l'histoire du document 115? objecta Gervais.

— Elle n'a probablement aucune relation avec le drame qui nous occupe. Que René d'Orval se soit livré à l'espionnage c'est bien possible, mais c'est là l'affaire du 2^e Bureau et je doute fort qu'il y ait autre chose qu'une coïncidence. Voyons, réfléchissez, Gervais... Si on avait tué le Comte pour lui reprendre le document il est bien évident qu'on ne l'aurait pas exécuté en plein bal, au milieu de 500 personnes! Quelle chance aurait eu le meurtrier de s'emparer du papier qui l'intéressait? Non. Nous sommes bien en présence d'une vengeance comme je l'avais pressenti dès le début. Seulement cela va être grave : la femme d'un secrétaire de la légation... Il va falloir agir avec beaucoup de circonspection, éviter qu'aucune indiscretion ne soit commise. Vous, mon ami, poursuivez votre enquête, tâchez de découvrir des preuves vraiment irréfutables de la culpabilité de cette personne. Moi, je vais la convoquer ici avec toute la discrétion possible. Bientôt, j'espère, ce sera une affaire terminée.



— Veuillez vous asseoir, Madame, invita Russel.

Tandis qu'elle obéissait, avec des gestes imprécis qui trahissaient son émotion profonde, le Contrôleur observait la visiteuse dont il ne pouvait voir le visage caché sous une épaisse voilette noire. Mince, souple, vêtue

avec une élégance un peu recherchée, elle accusait nettement un type slave par une sorte de langueur dans toute son allure.

— Je vous serais obligée, Madame, de bien vouloir relever votre voilette, pria le policier.

Elle obéit et découvrit un visage qui, sans être régulièrement beau, offrait une certaine séduction avec ses prunelles allongées, d'un vert indécis.

— Vous savez sans doute pourquoi je vous ai fait venir ici? reprit Russel.

— Mais non, Monsieur, j'ai même été très surprise en recevant votre convocation.

— Vous ne voyez vraiment pas de quoi il peut s'agir?

— Non... Comment pourrais-je en avoir la moindre idée?

Russel attaqua brusquement :

— Vous connaissiez le Comte d'Orval, Madame?

La jeune femme rougit de façon violente. Elle balbutia :

— Un peu, oui... Mon mari me l'avait présenté, ils s'étaient connus à l'Ambassade.

— Il y a combien de temps de cela?

— Je ne sais pas, cinq ou six mois...

— Et, depuis, vous avez reçu souvent M. d'Orval, très souvent?

— Mais, non, monsieur le contrôleur. Comment l'aurions-nous pu? Il habitait Varsovie et nous Paris.

— Depuis trois mois seulement. Auparavant vous aviez pu le fréquenter davantage. Et d'ailleurs il venait très souvent ici. Vous le savez bien... En outre vous correspondiez. Vous lui avez même envoyé des lettres dont certaines ne laissent aucun doute sur la nature de vos relations avec le Comte.

Cette fois Mme Z... devint blême et parut prête à défaillir.

— Je ne comprends pas... murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Russel tira d'un sous-main les lettres que lui avait rendues Gervais, saisies au domicile de M. d'Orval, et les lui mettant sous les yeux :

— Reconnaissez-vous là votre écriture Madame? Sont-ce bien des lettres que vous aviez adressées au comte d'Orval.

La jeune femme avait eu un regard terrifié. Au lieu de répondre elle cacha son visage entre ses doigts, en gémissant :

— Que me veut-on? Pourquoi me torture-t-on? C'est indigne, indigne...

— Allons, Madame, dit sévèrement Russel, il ne s'agit pas de pleurnicher et de détourner la question. Oui ou non, ces lettres sont-elles de vous?

Sans découvrir son visage elle prononça dans un sanglot un « oui » imperceptible.

— Fort bien, vous reconnaissez donc avoir été la maîtresse de René d'Orval.

— Je n'ai pas dit cela, on veut me forcer à parler mais c'est faux, c'est faux! se débattit la malheureuse.

— Ne comprenez-vous pas qu'il est enfantin de nier alors que ces lettres sont terriblement éloquentes? Ecoutez cela!

Il lut plusieurs passages qui firent frissonner la jeune femme, à présent plongée dans une attitude de douloureuse prostration.

— Vous voyez bien... Alors n'essayez plus de mentir. Il y a intérêt pour vous à nous dire toute la vérité, cela peut vous mériter l'indulgence. Vous étiez donc la maîtresse du Comte d'Orval. Vous l'aimiez; mais il vous a bientôt abandonnée. Il vous a quittée pour d'autres, et c'est pour le punir que vous l'avez tué...

A ces derniers mots la jeune femme frémit dans tout son corps, comme sous l'effet d'une commotion violente. Elle dégagea brusquement son visage trempé de larmes et son regard chargé d'une indicible horreur se fixa sur le policier.

— Ah! non pas cela... pas cela... protesta-t-elle. Vous avez donc pu supposer une chose pareille?

— Je ne la suppose pas seulement, je l'affirme. Pourquoi auriez-vous menacé le Comte? Nous avons là deux lettres qui constituent contre vous une charge singulièrement accablante.

Il lui en fit la lecture pendant qu'elle continuait de protester et de gémir. Puis il demanda :

— N'étiez-vous pas au bal de l'Ambassade d'Angleterre ?

— Si...

— Vous saviez que vous le rencontreriez et à tout hasard, je veux croire que ce fut là seulement un hasard, vous avez emporté dans votre sac ce petit stylet, ce joli joujou féminin que vous reconnaissez n'est-ce pas ?

Il mit sous les yeux de la jeune femme le mignon poignard qui avait réussi cependant à donner la mort :

— Ce n'est pas vrai ! Ce stylet n'a jamais été à moi ! cria-t-elle les yeux exorbités.

— Et vous avez vu votre amant que vous n'aviez pu réussir à rencontrer jusque-là, poursuivit Russel sans s'émouvoir. Seulement lui a feint de ne pas vous voir. Il en courtoisait d'autres... Cela a exaspéré votre souffrance, votre jalousie, votre haine, et vous avez mis à exécution vos menaces.

— C'est faux ! C'est faux ! Je suis innocente !

— Ma pauvre petite, vous vous défendez bien mal, je doute que vous parveniez à convaincre vos juges !

— Mes juges?... Oh ! vous n'allez pas faire cela, vous n'allez pas m'arrêter n'est-ce pas ? Mais c'est atroce !... Ne pas pouvoir prouver que je ne suis pas coupable !... Moi, le tuer, moi qui ai eu tant de douleur de sa mort ? Tenez ! ce serait comique si ce n'était pas si horrible !

Russel ne l'écoutait plus, Russel réfléchissait. Il ne doutait pas de la culpabilité de Mme Z... mais il hésitait à l'arrêter immédiatement. Cela pouvait avoir de tels retentissements.

— J'en référerai auparavant au Directeur, se promit-il, en attendant je puis bien laisser cette femme en liberté, je ne risque rien, sinon qu'elle se délivre elle-même, ce qui serait au fond la meilleure solution.

Il s'adressa à la jeune femme qui sanglotait toujours :

— Ecoutez-moi, Madame. Je vais vous laisser en liberté provisoirement. Tant mieux pour vous si vous pouvez établir votre innocence, mais je vous préviens que vous serez étroitement surveillée, et que toute ten-

tative pour quitter Paris serait interprétée par nous comme une preuve de votre culpabilité. Rien, jusqu'à nouvel ordre, ne transpirera de ce qui vient de se passer ici. Nous vous reconvoquerons lorsque nous le jugerons utile.

— Oh! merci, merci... prononça avec exaltation la pauvre Nadine et mon mari ne saura rien, n'est-ce pas, vous me le promettez? Oh! j'ai tant de chagrin, de remords!... J'ai été coupable, oui, mais je ne suis pas une criminelle.

— Vous pouvez vous en aller, trancha froidement le contrôleur.

Il demanda aussitôt une audience à M. Gréhaux pour le mettre au courant de ce qui venait de se passer.

— Très ennuyeux, fit le Directeur d'un air soucieux, vous avez bien fait d'agir avec tact, avec prudence. Je vais d'ailleurs en référer au Ministre de l'Intérieur, et nous suivrons strictement ses directives.

Le Ministre de l'Intérieur devait prendre lui-même l'avis du Ministre des Affaires étrangères. Russel connut la réponse le lendemain. Elle était bien celle qu'il prévoyait : ne pas agir avant d'avoir des preuves certaines, et même alors se montrer circonspect, éviter toute publicité scandaleuse.

Mais toutes ces précautions n'empêchèrent pas les journaux de publier, le même jour, cet article laissant entendre qu'ils avaient déjà flairé une partie de la vérité :

« Le drame du bal de l'Ambassade.

« L'assassin du comte d'Orval est toujours en liberté mais la justice, nous apprend-on, serait enfin sur une piste sérieuse. L'hypothèse d'un drame passionnel serait à nouveau envisagée. Est-il vrai qu'une jeune femme, appartenant au monde de la diplomatie, soit incriminée et sur le point d'être arrêtée? »

— Je me demande comment ces animaux-là s'arrangent toujours pour savoir même ce qu'on leur cache avec le plus de soin? maugréa Russel quand il prit connaissance de cet article.

VIII

RUSSEL TRIOMPHE...

— Edith, prouvez-moi votre amitié, votre confiance... Faites-moi la grâce d'accepter une tasse de thé chez moi?

— Vous n'y pensez pas, monsieur Russel? Et, d'ailleurs, n'avez-vous pas à travailler?

— Eh! bien non, précisément j'avais envie de m'accorder congé pour la fin de l'après-midi.

— Comme vous paraissiez satisfait! Auriez-vous solutionné l'affaire d'Orval? J'ai cru comprendre par ce que disaient les journaux...

— Les journalistes sont des imbéciles et des indiscrets! interrompit Russel en haussant les épaules, mais il est vrai que j'espère en avoir bientôt fini avec cette histoire.

— Mes félicitations, cher maître, dit miss Broadway en s'inclinant avec une comique emphase. Peut-on savoir?

— Oui, si vous acceptez ma proposition.

— Au moins vous serez sage? dit-elle en le menaçant du doigt.

— Comme une image... Allons, divine Edith, soyez gentille, vous verrez comme ce sera charmant.

— Bon, soyez heureux, j'accepte.

Transporté d'aise Russel mit sous clé ses dossiers, donna deux ou trois coups de téléphone urgents, et heureux comme un écolier qui part en vacances il quitta avec l'Américaine les austères bureaux du quai des Orfèvres.

— Rue Malebranche, ordonna-t-il au chauffeur du taxi qu'il avait arrêté.

Dans la voiture il prit entre les siennes la petite main d'Edith :

— Maintenant, ma belle amie, je suis tout à vous, rien qu'à vous.

— Si j'étais digne au moins d'un tel honneur! soupira plaisamment la jeune fille.

— Méchantel vous vous moquez de moi, vous ne voulez pas prendre au sérieux mes sentiments. Ne comprenez-vous donc pas à quel point je vous aime?

— Oh! vous autres, Français, vous savez faire de si jolies déclarations, cela ne vous coûte pas grand'chose, et vous vous croyez sincères!

— Mais moi, Edith, c'est la première fois que je le suis, je vous le jure. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire?

— Je veux bien vous croire, mon ami, seulement il me semble que vous vous emballez un peu follement... Une petite fille insignifiante comme moi n'est pas digne d'un homme tel que vous.

— Ne dites pas de sottises! C'est vous qui me feriez un grand, très grand honneur si vous consentiez à m'aimer un petit peu, rien qu'un petit peu... Dites, ma chérie, vous le voulez bien?

Elle n'eut pas le loisir de répondre. Le taxi s'était arrêté. Ils descendirent.

— Surtout ne vous attendez pas à voir quelque chose de luxueux ou simplement d'élégant, prévint Russel tandis qu'ils pénétraient sous l'allée. Mon appartement est des plus simples : un logement de célibataire qui, jusqu'ici, s'est uniquement préoccupé de son travail sans se soucier de mettre dans sa vie quelque chose de plus agréable, de plus intime. Je m'excuse de vous introduire dans un décor qui vous paraîtra sans doute froid, dépourvu de goût.

Mais l'Américaine, lorsqu'elle entra dans l'appartement déclara avec une conviction sincère qu'il lui plaisait beaucoup. Elle aimait cette sobriété, cette simplicité dans l'ameublement, la disposition de ces pièces irès strictes, très nettes, dépourvues de toute mièvrerie.

— Ce lieu est en harmonie avec l'homme qui l'habite, déclara-t-elle, pas de recherche superflue, quelque chose qui vous incite à l'étude, à la réflexion, en vous

détournant de toute mollesse. Ce bureau où l'on devine que vous avez dû si souvent vous asseoir pour travailler, cette bibliothèque emplie de livres choisis avec goût... Oui c'était bien ainsi que je devais imaginer votre « chez vous ».

— Je suis heureux qu'il vous plaise, encore que je n'accepte qu'avec réserve vos compliments. Voyons, Edith chérie, quittez votre chapeau, votre vêtement. Vous avez trop l'air d'une dame en visite.

— Eh bien! c'est moi qui vais vous faire le thé, dit-elle riieuse.

Elle se sauva à la cuisine, fureta dans les placards, naturellement bientôt rejointe par Russel qui prétendait l'aider et profitait de toutes les occasions pour lui dérober un baiser.

— Allons! voulez-vous bien retourner au salon! se fâcha-t-elle, ou nous n'y arriverons jamais.

A regret il obéit. Edith le rejoignit bientôt et en maîtresse de maison accomplie s'empressa à le servir. Il se laissa faire avec ravissement. C'était si agréable d'être ainsi dorloté par une délicieuse jeune personne...

— Alors, demanda la jeune fille en s'installant dans un fauteuil, cette affaire d'Orval?

— Cela vous intéresse donc bien? répliqua-t-il avec ennui, nous avons bien le temps d'en parler!

— Vous m'avez promis.

— Enfin, si vous y tenez...

Il lui rapporta fidèlement ce qu'il avait appris de Gervais et ce qu'il avait fait depuis la veille. Miss Edith parut déçue :

— Alors, conclut-elle, ce serait un banal crime d'amour? Cela ne valait guère la peine qu'on me délègue, à New-York pour une histoire qui se révèle dénuée d'intérêt, j'ai perdu mon temps...

— Oh! miss, ce n'est pas gentil ce que vous dites là? Regretteriez-vous cette occasion que nous avons eue de faire connaissance? Moi non. Et je regrette presque que ce soit à présent fini puisque vous allez peut-être me quitter. Je n'aurai plus la joie de vous voir travailler à mes côtés... Mais vous ne me laisserez pas, dites?

Vous consentirez à me faire encore l'aumône de votre amitié, de votre présence? Je ne pourrais plus me passer de vous à présent, il n'aurait pas fallu que je vous connaisse...

Très près d'elle il se sentait ensorcelé à nouveau par le charme de l'adorable visage, par la profondeur de ces yeux où il lui semblait lire un trouble, par la fraîcheur de cette bouche ouverte comme un fruit mûr. Mues par un identique désir, leurs lèvres s'unirent...

Ce baiser dura des secondes, ou des siècles... Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, mais Russel continuait à couvrir de baisers sous les joues, le front, les yeux, les cheveux dorés de son amie. Edith s'abandonnait avec un air d'extase.

Comme un vainqueur, il l'emporta vers la grande chambre sévère, sa chambre de garçon chaste qui lui semblait soudain parée de toutes les splendeurs.

Et le rideau tomba, discrètement, sur ce tableau qui n'avait plus rien de professionnel...

IX

AMOUR? HUM!...

Un homme poussa la porte du « Samovar » et fut aussitôt happé par les accords d'une musique tzigane. C'était là une boîte de nuit semblable à toutes les boîtes montmartroises, mais qui pourtant se différenciait par ce fait qu'elle n'était guère fréquentée que par des Russes. Le patron était un Russe, l'orchestre était russe, et les clients également n'étaient que des épaves de la grande tourmente qui avait bouleversé la vieille Russie. Chauffeurs de taxis, danseurs mondains, ingénieurs, médecins, ceux qui avaient su conserver la façade et ceux qui n'étaient plus que des déclassés, tous ils venaient là, dans un instinctif désir, chez ces déracinés, de se retrouver, de reformer une famille.

L'homme qui venait d'entrer, il portait une petite moustache et des lunettes à monture d'écaille, était lui un inconnu dans ce lieu. Il ne salua personne, et personne ne le salua hormis un consommateur qu'il rejoignit près du bar.

— Bonjour.

— Bonjour cap... Oh! pardon, une vieille habitude... Il est difficile de vous reconnaître, si ce n'avait été votre voix...

— Alors l'homme?

— Il est là. Voyez, près de la porte, ce jeune homme blond, grand, d'apparence un peu malade, qui boit du champagne avec deux grues. C'est lui.

Le capitaine André, car c'était bien le jeune chef du service de contre-espionnage qui venait de pénétrer dans l'établissement où se déroulait cette scène, tourna son regard dans la direction indiquée. Le « gibier » qu'il faisait suivre depuis quelques jours répondait bien à l'idée qu'il s'en était faite : non pas franchement une crapule, mais un être faible, aimant la vie facile, soumis à toutes les influences, surtout les mauvaises. Aussitôt qu'il avait appris que M. de Ravincourt, le député, avait pour secrétaire ce Serge Borine, fils d'un ancien général de l'armée russe, exilé en France depuis la Révolution, le capitaine André avait compris qu'il fallait pousser de ce côté son enquête. Et il n'avait pas tardé à savoir que le jeune homme menait une existence peu en rapport avec sa situation, dépensant un argent considérable dans les boîtes de nuit ou les tripots, fréquentant des gens sujets à caution. Naturellement ce fait l'avait conduit à ouvrir l'œil. Où le jeune Borine prenait-il tout cet argent? Ne menait-il pas une vie en partie double?

Précisément, en cet instant, un individu d'allure assez louche s'approchait du jeune homme. Celui-ci congédia les femmes, assez brutalement.

— Il faudrait se rapprocher d'eux sans en avoir l'air, savoir ce qu'ils se disent, murmura à voix basse le capitaine.

Ils manœuvrèrent pour changer de place.

— Ils se parlent en français.

Le capitaine tendit les oreilles, mais il ne put surprendre que ces mots, prononcés par l'inconnu :

— Puisque je t'affirme qu'il n'y a aucun risque... affaire facile, et qui rapporte.

— Bon on verra... répliqua le Russe.

Comprirent-ils qu'on les observait? Ils se turent et se dirigèrent vers la porte après avoir réglé leurs consommations.

— Bah! Inutile de les suivre, dit le capitaine André, répondant à la muette interrogation de son compagnon maintenant je suis fixé et je sais où le prendre...



— Bonjour, patron.

— Bonjour, Borine... J'ai précisément une commission à vous faire. De la part du 2^e Bureau... Oui, le capitaine André. Il m'a téléphoné tout à l'heure à mon domicile. Il désire absolument vous voir le plus tôt possible. Cela vous surprend? Moi aussi, je l'avoue j'ai été fort étonné. Enfin allez donc le voir, il vous apprendra lui-même ce qu'il vous veut.

Aux premiers mots prononcés par son patron, Serge Borine était devenu blême. Maintenant il demeurait là, immobile, glacé, si visiblement frappé de terreur que M. de Ravincourt en eut pitié.

— Allons! ne vous frappez pas, mon garçon... C'est peut-être une erreur... Ou un renseignement qu'on veut vous demander. Vous avez la conscience tranquille?... Alors, très bien, ne vous tourmentez donc pas à l'avance. Maintenant si vous ne vous sentez pas bien je vous accompagnerai avec ma voiture?

— Non, je vous remercie... J'y vais... articula péniblement le jeune homme.

Lorsqu'il comparut devant le capitaine André il avait encore très mal retrouvé son équilibre.

— C'est bien vous, Serge Borine, le secrétaire de M. de Ravincourt? lui demanda l'officier d'un ton d'amabilité qui le rassura quelque peu. Excusez-moi

de vous avoir dérangé, mais j'avais à vous demander certaines précisions.

Le jeune homme respira un peu.

— A votre disposition, mon capitaine.

— Voyons, voulez-vous rassembler vos souvenirs? Au mois de février dernier, au début de février, n'avez-vous pas remarqué dans le courrier de votre patron la présence d'une enveloppe blanche, en papier parchemin, marquée au timbre de l'Ambassadeur d'Angleterre et qui renfermait une invitation. Tenez, celle-ci précisément...

Il présenta au jeune homme la carte interceptée et remise au contrôle de l'hôtel Lutétia, le 17 février par un ou une inconnue.

— Non, je ne me souviens pas... Je n'ai rien vu de pareil, mais ce n'est pas toujours moi qui ouvre le courrier. M. de Ravincourt est quelquefois très matinal et arrive avant moi à son bureau.

— Oui, mais il n'a jamais reçu cette invitation, ni chez lui ni à son bureau, et il en a été très surpris car il est toujours invité à ce bal de l'Ambassade.

— Je sais, M. de Ravincourt m'en a exprimé lui-même son étonnement.

— La lettre d'invitation a été envoyée cependant, en voici la preuve... Seulement elle n'est jamais arrivée à destination pour la raison que quelqu'un l'a interceptée et s'en est servi... C'est pourquoi je vous ai convoqué, Serge Borine, afin d'avoir un éclaircissement à ce sujet; qui, d'après vous, aurait pu intercepter cette carte. Hormis M. de Ravincourt et vous personne ne touche le courrier n'est-ce pas?

— Si. Il y a le concierge qui le monte.

— Evidemment, ce brave homme aurait pu faire tomber la carte, et quelqu'un l'aurait ramassée, aurait eu l'idée de s'en servir au lieu de la remettre à son destinataire... Bien invraisemblable... Voyons, monsieur Borine, quels sont vos appointements chez M. de Ravincourt?

— Je touche trois mille francs par mois, dit le jeune homme désorienté.

— Et vous n'avez pas d'autres ressources? Pas de fortune, naturellement, puisque vous vous êtes enfui de Russie sans un sou. Vous vous demandiez ce que vous alliez devenir quand M. de Ravincourt a eu la bonté de vous prendre à son service. Alors comment se fait-il que vous puissiez dépenser dans des boîtes de nuit, dans les tripots, ou avec des femmes au moins le triple de ce que vous gagnez... honnêtement.

— Mais je... je ne sais pas ce que vous voulez dire, bégaya le jeune Russe, perdant à nouveau contenance.

— Vous le savez très bien. Allons! Serge Borine, inutile de jouer au plus fin avec moi, vous perdez votre temps. Nous sommes au courant de vos moindres faits et gestes. Qui vous a payé pour intercepter l'invitation adressée à M. et Mme de Ravincourt?

Le jeune homme, effondré, comprit qu'il ne lui servirait à rien de nier. Il avoua :

— Oui, c'est vrai, c'est moi qui ai intercepté la carte. On m'avait offert 5.000 francs pour le faire.

— Qui ça on?

— Je ne sais pas... non, je vous le jure, je ne sais pas. Et j'ignorais aussi dans quel but on me demandait cela... J'ai été tenté par l'argent, cela ne me paraissait pas bien grave.

— Cet homme que vous prétendez ne pas connaître, où l'avez-vous rencontré? Sous quel prétexte vous a-t-il fait cette proposition?

— C'est un ami à moi, Grégorief, qui me l'a amené un jour au « Samovar » à Montmartre. Il ne m'a pas dit son nom, mais il m'a proposé immédiatement :

— Voulez-vous gagner 5.000 francs?

— Ça dépend ce qu'il faut faire...

— Oh! par grand'chose, vous allez voir, c'est très facile.

Alors il m'a expliqué que je devrais m'arranger pour intercepter l'invitation que mon patron allait recevoir de l'ambassadeur d'Angleterre et la lui remettre.

— Je connais quelqu'un qui désire vivement assister à ce bal, a-t-il ajouté, mais qui ne peut s'y faire inviter. Comme il est riche il ne regarde pas au prix.

— Et cela ne vous a pas paru louche, cette histoire?

— Je n'ai pas regardé de très près. 5.000 francs vous comprennent... Et je savais que cela ne priverait pas beaucoup M. de Ravincourt.

— Donnez-moi le signalement de cet individu, ordonna le capitaine. Vous l'avez bien revu depuis?

— Une seule fois, mais il a fait semblant de ne pas me reconnaître. Il était assez grand, cheveux châtons, 35 ans environ. Il a une petite cicatrice près de l'œil, 2 cm. 1/2 à peu près. Je n'ai jamais su son nom.

— C'est bon, on verra si vous avez dit la vérité.

— Je puis m'en aller? demanda timidement le jeune Borine.

— Hé! pas si vite, mon garçon. Alors vous croyez que vous pourriez ainsi détourner des lettres qui ne vous sont pas adressées, vous mêler à des aventures, recevoir de l'argent malhonnête et recevoir ensuite des félicitations! D'ailleurs rien ne me prouve que vous m'ayez dit la vérité. Je me vois donc contraint de vous retenir. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il avec un sourire narquois, je préviendrai votre patron.

Il fit emmener le jeune homme et téléphona aussitôt au député :

— Allo? M. de Ravincourt?... Ici le capitaine André du 2^e Bureau... Je puis vous parler en toute liberté?... Très bien. Hé! oui, c'était bien lui, comme je le présentais... Il a agi, paraît-il, pour le compte d'un autre qu'il dit ne pas connaître. Il m'en a fourni un signalement qui, je l'espère, me permettra de poursuivre mon enquête. Quant à notre jeune ami je l'ai envoyé à la Santé. Oh! cela sans bruit, car il importe avant tout de ne pas mettre la puce à l'oreille du ou des criminels... Vous trouverez bien une raison pour expliquer l'absence de votre secrétaire : un voyage, une maladie... Parfaitement. Je vous remercie monsieur le Député.

L'officier raccrocha et, satisfait, s'accorda le plaisir de griller une cigarette. Son regard qui suivait les évolutions bleues de la fumée prit bientôt une expression amusée. Le capitaine repensait à cet instant à ce qu'il avait lu le matin dans les journaux à propos de l'affaire d'Orval, et l'idée que la police judiciaire se

fourvoyait grossièrement lui paraissait du plus haut comique.

— Russel est convaincu de tenir la coupable, il n'en démordra pas! Ils me font sourire, *là-bas...* Crime d'amour? Heu!...

X

MADAME Z... EST INNOCENTE

Mme Z... entra mais elle n'était pas seule. Un Monsieur que Russel n'avait jamais vu l'accompagnait.

— M. Brémont, présenta-t-elle, dont vous avez peut-être entendu parler, le constructeur d'automobiles?

— Parfaitement, veuillez prendre place, Madame et Monsieur, invita le contrôleur qui prévint, à cet instant, que les choses n'allaient peut-être pas tourner comme il l'espérait.

Mme Z... avait bien changé depuis sa première entrevue avec elle. Elle paraissait avoir maigri. Ses yeux, profondément enfoncés dans son pâle visage, témoignaient qu'elle avait dû traverser une cruelle épreuve. Ce fut elle qui prit la parole :

— Vous m'avez fait convoquer, monsieur le Contrôleur? J'espère que depuis l'autre jour vous avez reconnu votre erreur, vous allez me rendre justice des odieux soupçons dont j'ai été l'objet?

— Vous persistez donc, Madame, à affirmer votre innocence en dépit des témoignages qui vous accablent?

— Quels témoignages, monsieur le Contrôleur. C'est moi au contraire qui vous en apporte, et ceux-ci établiront mon innocence de façon éclatante... Monsieur Brémont, voulez-vous dire à monsieur Russel qu'à l'heure où a été tué monsieur d'Orval, le dix-sept février, au bal de l'hôtel Lutétia, je me trouvais depuis plus d'un quart d'heure au buffet en votre compagnie?

— Cela est exact, confirma l'industriel. Je venais de

danser avec Madame et il y avait près de vingt minutes que nous étions ensemble, loin de la piste quand nous avons soudain entendu des rumeurs et nous avons appris le drame qui venait de se produire. Nous causions d'ailleurs au milieu d'un groupe de plusieurs personnes, en particulier le général David, madame de Courcelles, la femme de l'attaché d'Ambassade, dont vous pourriez aisément, si vous le désirez, recueillir les témoignages.

Russel était interdit. Il ne s'attendait pas à une telle surprise et n'en montrait aucune joie. Est-ce que cela ne démolissait pas tout son système?...

— Cependant, objecta-t-il, ces lettres de menaces...

Mme Z... rougit.

— Elles ne signifiaient rien... Elles étaient écrites dans un moment d'exaltation. Pouvez-vous encore douter de mon innocence après la déposition de monsieur Brémont, dont nul n'ignore la parfaite honorabilité? D'ailleurs, si vous ne nous croyez pas encore, vous pourrez interroger les personnes dont on vient de vous citer les noms. Elles se souviendront parfaitement du fait.

Russel se sentait tout quinaud. Jamais il n'avait éprouvé une pareille humiliation. Il avait agi comme un enfant...

— Je ne doute pas de la parole de Monsieur, dit-il avec effort. Je vais établir un supplément d'enquête... J'admets avoir pu me tromper, et je vous en adresse, Madame, toutes mes excuses.

— Puis-je espérer, au moins, monsieur le Contrôleur, que tout ceci demeurera entre nous. J'ai déjà assez expié pour qu'à ces souffrances ne s'ajoutent pas le scandale, la honte, la destruction irrémédiable de mon foyer. J'ai deux enfants...

— Vous pouvez être rassurée à ce point de vue. Votre nom n'a pas été prononcé, cette histoire va être étouffée et nul ne saura que vous y avez été mêlée.

— Pas même mon mari...

— Non, s'il dépend de moi.

— Puis-je ravoïr mes lettres?

— Dès que je le jugerai possible je vous les remet-

trai moi-même. Pour l'instant j'ai encore besoin de les garder, mais soyez sans crainte, elles sont en sûreté ici.

— Alors, puis-je me retirer, monsieur le Contrôleur?

— Je vous en prie, Madame. Avez-vous une voiture?

— Monsieur Brémont a eu l'amabilité de m'amener, dit la jeune femme en jetant un regard reconnaissant sur son compagnon, il aura celle de me reconduire.

— Mais certainement, venez, chère amie. Adieu, monsieur le Contrôleur.

— Eh! bien, si je m'attendais à celle-ci! grogna Rus-sel quand ils eurent quitté la pièce. De quoi vais-je avoir l'air, moi?

Il prévoyait les remarques ironiques du Directeur, les sourires de ses subordonnés, surtout les moqueries d'Edith qui, certainement, rirait de sa mésaventure.

Mais Edith ne se moqua pas quand le soir, dans sa garçonnière, il la mit au courant de son échec. Même, devant l'air penaud et navré de son « grand homme » l'Américaine eut de touchantes paroles de consolation :

— Ne te désole donc pas, mon pauvre chéri. Il arrive aux plus malins de se tromper... Nous étions parlis sur une fausse piste, nous changerons d'orientation, voilà tout!... A moins que... Ne crois-tu pas que cette madame Z... t'a peut-être joliment roulé? Elle a pu établir un alibi, soit! Ce n'est pas elle qui a tué, mais rien ne prouve qu'elle n'ait pas armé la main du criminel.

Mon Dieu, c'était possible après tout... Pourtant, non. Quand une femme veut se venger de l'homme qu'elle aime elle agit elle-même, elle ne prémédite pas froidement son crime et n'en confie pas l'exécution à un autre.

— Allons, je vieillis, fit-il d'un ton amer, puisque je ne suis plus capable d'y voir clair et de débrouiller une affaire de ce genre... Je crois qu'il est temps pour moi de prendre ma retraite...

Edith, tendrement, lui mit ses beaux bras autour du cou :

— Ne dis pas de bêtises! Tu es capable de tout ce que tu veux. Je t'admire pour ton intelligence, ta supériorité... Tu retrouveras demain toute ta lucidité, toute ta force. Pour le moment ne songe plus à rien. Aimons-nous, veux-tu?

Il la regarda avec émotion, en la serrant contre lui, amoureusement. Était-il possible qu'elle fût à ce point éprise de lui, qu'elle ne cessât pas de l'admirer, d'avoir foi en lui malgré son lamentable échec?

— Ah! je suis bien heureux de t'avoir, soupira-t-il. Que tu m'aies fait un tel don en consentant à m'aimer je ne puis encore le croire... C'est tellement beau, cela me console de tout... Dis-moi que tu m'aimeras toujours, que tu ne me quitteras jamais.

Le visage d'Edith s'obscurcit.

— J'ai peur qu'on ne me rappelle un jour, à Philadelphie... Et c'est pourquoi, vois-tu, je me réjouis presque, en égoïste, de ce que l'affaire n'a pas encore reçu de solution.

— Mais je ne te laisserai pas partir, non, non! Si tu tiens absolument à travailler, je te trouverai un emploi du même ordre ici. Me passer de toi, à présent, tu sais bien que ce n'est pas possible...

Cette nuit-là fut encore pour eux une magnifique nuit d'amour. Dans les bras parfumés de sa maîtresse, Russel oublia, jusqu'au lendemain, la blessure qui venait d'être infligée à son amour-propre de policier.



Au matin, l'oreille un peu basse, le Contrôleur se présenta devant M. Gréhaux. Comme il l'avait prévu, ce dernier l'accueillit par ces paroles narquoises :

— Alors, vous vous êtes complètement fourvoyé, mon pauvre ami... Déplorable cette histoire de madame Z... Et nous voici revenus au même point qu'au début... J'espère que vous allez me reprendre cela et tâcher de rattraper le temps perdu. Mais ce n'est pas à ce propos que je vous ai fait venir; le deuxième Bu-

reau vient de me réclamer le document cent quinze. C'est vous qui le détenez, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le Directeur. Les études et comparaisons d'écritures que j'avais faites ne m'ont rien appris. Je puis affirmer en tout cas que celle du document n'est pas celle du comte d'Orval.

— Enfin, le deuxième Bureau le demande. Sans doute va-t-il faire lui-même les recherches nécessaires. Vous l'avez ici?

— Oui, par mesure de précaution je l'ai gardé sur moi. Je l'ai là, dans mon portefeuille.

Mais alors qu'il ouvrait ce dernier, il éprouva soudain une terrible angoisse en trouvant vide la poche intérieure où il avait mis le document.

— Voyons? Ce n'est pas possible... Je suis bien certain pourtant de l'avoir mis là...

Fébrile, il explora successivement toutes les poches, espérant qu'il s'était trompé, qu'il allait le retrouver, mais il dût bien se rendre à l'évidence : le document n'était plus là...

Une sueur glacée perla à ses tempes...

— Eh bien? interrogea M. Gréhaux qui avait assisté avec ironie à cette petite scène.

— Je... je ne comprends pas, je l'avais placé ici... Il y était encore hier...

— Mais aujourd'hui il n'y est plus!... Ecoutez, Russel, il faut à tout prix le retrouver. C'est très grave, cela, vous le comprenez... Voyons? Vous ne vous l'êtes pourtant pas fait voler?

Voler?... Mais non, dans son portefeuille, qui ne le quittait pas, — sauf la nuit pour dormir, mais alors c'était chez lui, et personne... Une pensée tout à coup, comme un éclair, traversa Russel. Il la repoussa avec horreur. Allons! Est-ce qu'il devenait fou?

— Je vais chercher, chef... balbutia-t-il. Peut-être l'aurai-je enfermé, par distraction, dans mon bureau.

— Allez, et rapportez-moi vite la réponse... et le document.

Mais Russel fouilla en vain son bureau de fond en comble, feuilleta même tous ses dossiers — qui sait, une distraction? — chercha avec rage. Peine perdue.

Le document demeura introuvable. Il fallait bien admettre que quelqu'un l'avait volé? Mais comment? Qui?

— Je suis bien fini, songea le malheureux contrôleur atterré, incapable en ce moment de réagir, hier cet échec, et aujourd'hui, pire que tout...

Des pensées de suicide traversèrent son esprit.

XI

ADIEU, L'OISEAU!

— Récapitulons, fit mentalement le capitaine André. Le 17 février un couple inconnu — tous deux grands, blonds — s'introduisent à l'hôtel Lutétia grâce à l'invitation volée à monsieur et madame de Ravincourt. Ils savent y retrouver le comte d'Orval... Ils savent — comment? — que ce dernier est en possession d'un document d'une haute importance stratégique. Ce document, il s'agit d'entrer en sa possession. Mais, et voilà le point épineux, je ne m'explique pas pourquoi ils ont tué le Comte en pleine salle de bal... Ils n'avaient pourtant pas l'ingénuité de croire qu'ils pourraient ensuite, tout simplement, s'emparer du document!... Il y a là-dessous un mystère que je n'arrive pas à élucider.

Tout à coup la sonnerie du téléphone grelotta.

— Allo? oui... Ah! bon, passez-le moi.

Il y eut quelques secondes de silence, puis le capitaine reconnut, à l'autre bout du fil, la voix de M. Gréhaux, directeur de la Sûreté Nationale.

— Allo? Oui, c'est moi, monsieur le Directeur, je vous écoute... Quoi? Qu'est-ce que vous dites?... Non, j'ai mal compris!... Le document... disparu... Mais c'est insensé! *Il faut le retrouver...* Vous ne savez pas? Enfin, vous rendez-vous compte de la gravité?... Comment, c'est Russel qui se l'a fait voler?... Inimagina-

ble! Il faut immédiatement faire des recherches. Je vais aviser mes chefs.

Il raccrocha d'un geste furieux.

— Ah! ça alors, c'est le bouquet! Ils n'en font pas d'autres, à la P.J.! Peut-on imaginer une chose pareille : avoir perdu le document cent quinze, se l'être laissé voler! J'ai bien eu tort de le leur confier.

Il marchait avec agitation dans son bureau. Tout à coup il s'arrêta, pour réfléchir.

— Mais enfin, qui donc a bien pu le dérober? Russel prétend que le papier n'a pas quitté son portefeuille, qu'il n'a pu le perdre. Oh! Mais, j'y suis... Cette miss Broadway qui « travaillait » paraît-il avec le contrôleur et dont je n'ai jamais compris la présence dans cette enquête, si c'était elle qui avait fait le coup?

Ce n'était pas la première fois qu'il manifestait sa surprise de voir une femme, une étrangère, suivre l'enquête dans une affaire de cet ordre. Un tel fait n'avait jamais eu de précédent!

— Il paraît même que Russel et elle ne se quittaient pas! Tout cela me paraît louche.

Il demanda à être reçu par son chef, le colonel Baucart auquel il révéla aussitôt ce qui se passait. Il ajouta :

— Un soupçon vient de naître en mon esprit, mon Colonel. Cette miss Broadway, soi-disant l'assistante du docteur Clarke, a-t-on songé à vérifier soigneusement son identité? Elle a présenté des papiers en règle, un passe-port, choses faciles... Je crois qu'il ne serait pas superflu de câbler d'urgence à New-York, au bureau d'études policières, pour avoir confirmation de ce qu'ils ont bien délégué cette personne pour suivre l'affaire d'Orval.

— Vous avez raison, Capitaine, et je vais immédiatement me conformer à votre suggestion.

La réponse vint quelques heures plus tard. Elle fut édifiante :

« Miss Broadway absolument inconnue à New-York ou à Philadelphie. N'a jamais été assistante docteur Clarke. N'avons délégué personne pour suivre affaire d'Orval. »

— Ça y est! Nous avons été joués! s'exclama le capitaine André. Miss Broadway était une espionne. C'est elle qui a tué René d'Orval, et certainement elle vient de s'emparer du document après avoir endormi la méfiance de Russel.

— Et maintenant elle a peut-être déjà filé...

— Mon Colonel, si vous le permettez, je vais faire un bond à la P. J., leur demander un supplément de renseignements, et prendre avec eux les décisions nécessaires pour arrêter cette femme avant qu'elle ne quitte la France, s'il est encore temps.

— Allez, Capitaine, et faites pour le mieux.

L'officier boucla ses dossiers et se fit conduire en voiture quai des Orfèvres. Il y trouva le Directeur et Russel lui-même, lequel faisait piteuse mine.

— Cette Américaine que vous avez accueillie, la soi-disant « assistante » du docteur Clarke, savez-vous où elle se trouve, où elle loge?

Russel changea subitement de couleur.

— Pourquoi nous demandez-vous cela? interrogea M. Gréhaux.

— Parce qu'il importe de la retrouver au plus vite, de l'arrêter. C'est une espionne, et probablement la meurtrière du comte d'Orval.

Il semblait que la foudre fût subitement tombée dans ce bureau. Le Directeur de la Sûreté et le Contrôleur se regardèrent avec le même air d'effarement auquel s'ajoutait, chez ce dernier, une obscure terreur.

— Je ne puis croire... bégaya-t-il.

Le capitaine André le foudroya d'un regard d'écrasant mépris.

— Vraiment?... Eh bien! voulez-vous prendre connaissance de cela, monsieur le Directeur?

Il tendit à M. Gréhaux le câblogramme reçu quelques minutes plus tôt, qui, après l'avoir lu, le passa à Russel. Ce dernier souhaita que le plancher s'ouvrit sous lui, pour l'engloutir, le soustraire à l'atrocité de ces minutes.

— Et c'est elle, naturellement, qui vous a volé le document! ajouta le capitaine, impitoyable.

Le contrôleur n'eut pas le courage de protester. La

vérité soudain l'aveuglait : Edith lui avait joué la comédie de l'amour, pour mieux le duper, pour parvenir à ses fins. Et c'était probablement cette nuit, après leurs étreintes, pendant qu'il dormait, qu'elle avait fouillé dans son portefeuille. Ah! la gueuse!... la gueuse!

— Nous avons été très imprudents, c'est vrai, convint le Directeur, mais il était difficile d'imaginer une telle audace, une pareille impudence... Enfin! rien ne sert de récriminer, il faut plutôt essayer de réparer cette bévue. Je vais donner son signalement dans les gares, à toutes les polices locales. Vous l'avez vue ce matin, Russel? Donc, en admettant qu'elle ait pris la fuite, elle ne peut pas encore être très loin. Maintenant vous allez vous rendre à son hôtel, vous connaissez l'adresse, muni à tout hasard d'un mandat d'arrêt. Il faut la rejoindre à tout prix, vous m'entendez, à tout prix!

— Oui, monsieur le Directeur... fait Russel d'une voix machinale.

Il quitte le bureau, mais ses jambes titubent, ses oreilles battent, ces mots, atroces, martèlent impitoyablement son cerveau :

— Une espionne... Une criminelle... Elle m'a trompé... Elle m'a trahi...

Ah! s'il la tenait là, s'il pouvait lui crier son dégoût, sa haine, la traiter comme elle le mérite! Certes il va la poursuivre, jusqu'à ce qu'il la retrouve, pour l'arrêter, la livrer à ses juges afin qu'ils la condamnent. Aucune pitié pour elle, aucune...

Mais une vision passe devant ses yeux : un peloton d'exécution. Une femme que l'on amène les yeux bandés. Elle est mise en joue, elle s'abat... Et Russel croit ressentir une douleur poignante. Non, il ne peut pas la livrer, il ne peut pas, il l'aime toujours, il l'aime plus que jamais, il va la sauver...

Pourtant, son devoir? Cette femme a trahi, c'est une meurtrière, il doit la livrer... Terrible combat qui déchire l'âme du contrôleur. Qui va triompher, l'amour? le devoir?

Il fait demander un inspecteur. C'est Gervais qui se

présente. Russel le met au courant, en quelques mots.

— Voici un mandat d'arrêt, il faut arrêter cette femme, l'amener ici. C'est très important, voici l'adresse de son hôtel.

Mais le contrôleur sait bien qu'Edith n'est plus à cet hôtel. Elle l'a quitté depuis quelques jours pour s'installer chez lui. Et qui sait? si elle s'y trouvait encore?

— Je sors, annonce-t-il, je vais effectuer, moi aussi, des recherches.

Sans perdre une seconde il fila rue Malebranche. Son cœur battait tandis que, le plus silencieusement possible, il tournait sa clé dans la serrure.

La porte s'ouvrit, il eut un éblouissement, elle était là...

Elle était en imperméable de voyage, un chapeau à larges bords rabattus sur ses yeux. Quand Russel avait paru elle devait être occupée à fouiller le bureau, car des papiers étaient épars tout autour. Et elle fut si interdite par l'apparition du policier qu'elle demeura figée là, ne trouvant pas un mot à dire. Russel sauta sur elle, lui immobilisa les poignets.

— Misérable!

— Qu'est-ce qu'il vous prend? fit-elle avec hauteur, en tentant de se dégager.

— C'est toi qui as tué d'Orval, hein?... Et tu m'as volé le document! Et tu te moquais de moi! Allons, parle, dis quelque chose, avoue!

Miss Broadway avait retrouvé son sang-froid. Elle fixa sur le contrôleur un regard tranquille :

— Eh bien oui, c'est vrai, je suis une espionne. Je travaille contre ton pays. Fais-moi arrêter. Mais le document tu ne l'auras pas, il est en sûreté. Allons! Qu'attends-tu pour me « boucler »?

Ce tranquille courage désarma Russel :

— Je ne puis pas, fit-il, accablé... Qu'as-tu fait de moi? Quel poison as-tu versé dans mes veines? Je t'aime toujours... Je n'ai pas la force de te livrer... Fuis hors d'ici. Tu m'entends? Dépêche-toi, va-t-en! Ils sont prévenus, ils te cherchent pour t'arrêter. Ton signallement est donné à toutes les gares. Ecoute... Tu vas

t'habiller avec des vêtements à moi et je vais te grimer. J'ai ce qu'il faut. Viens.

Il la conduisit dans sa chambre, l'obligea à se dévêtir, — oh ! ce corps qui lui avait versé tant d'ivresse, quels souvenirs sa vision réveillait chez le malheureux Russel — et à endosser un costume à lui. Ils avaient à peu près la même taille et ce vêtement semblait fait pour elle. Ensuite il la grima, de façon si parfaite que l'illusion était complète.

— Maintenant, enfle ce pardessus qui achèvera de transformer ta silhouette. Voici de faux papiers, tu appelleras Georges Brunhing, tu ne crains rien, tout est en règle... Et maintenant, file. Non, ne me remercie pas, ce que je fais j'en ai honte... Tâche d'exercer un autre métier, il y en a d'honnêtes. Adieu, je n'ose te dire bonne chance.

Il la poussa dehors, écouta son pas décroître dans l'escalier, alla la suivre des yeux à la fenêtre.

Quand elle eût disparu et qu'il eut la certitude de ne plus jamais la revoir, une détresse, un accablement poignants l'envahirent. Il se laissa tomber sur un fauteuil et demeura prostré de longues heures, la tête entre ses mains.

Mais il ne savait plus sur quoi il pleurait : sur la perte d'Edith, sur la douloureuse déception dont saignait toujours son cœur, ou sur l'irréremédiable flétrissure qui entachait à présent son honneur de policier.



— Elle a bien dû s'enfuir, annonça Gervais à ses chefs. A son hôtel on m'a appris qu'elle avait déjà déménagé depuis plusieurs jours. Il m'a été impossible de retrouver sa trace.

— Et moi, j'ai là les rapports de police, ajouta M. Gréhaux. Tous négatifs. Nous avons été alertés trop tard : l'oiseau s'était déjà envolé... Il doit être loin à présent.

Russel détourna les yeux pour que nul ne vit la joie mêlée de honte qui, subitement, y brillait...

XII

LA CONSCIENCE

Faisant trêve à leurs éternelles rivalités, le 2^e Bureau et la P.J. avaient décidé de conjuguer leurs efforts dans le but de retrouver, à défaut de Miss Broadway, — celle-là on ne la pincerait pas encore cette fois! — les complices qui l'avaient aidée dans sa mission. Il était bien certain, en effet, que l'espionne n'avait pas agi seule : quelqu'un lui avait procuré l'invitation pour le bal de l'Ambassade, quelqu'un l'avait accompagnée à l'hôtel Lutétia, le soir du meurtre, et peut-être même l'avait aidée à s'enfuir... D'ailleurs le 2^e Bureau soupçonnait qu'une vaste organisation d'espionnage, dont faisait partie la pseudo-Américaine, fonctionnait sous ses yeux, à Paris.

Le capitaine André et Russel travaillaient donc en collaboration étroite. Depuis qu'il savait sa maîtresse en sûreté, le contrôleur avait à cœur de réparer sa faute, au moins en une faible mesure. Le sentiment de son indignité l'accablait, et pour faire taire les cruels reproches de sa conscience il se plongeait dans l'action avec une ardeur farouche. Comme un simple inspecteur, il se mit en campagne et commença de fréquenter ces lieux plus ou moins louches, ces boîtes que la police surveille discrètement parce qu'elles sont le repère des individus plus ou moins tarés.

Ces patientes recherches devaient finir par porter leurs fruits. Russel reconnut un soir, dans un des consommateurs de « l'Eldorado », un bar fréquenté par la haute pègre, l'homme dont le signalement avait été fourni par le jeune Borine. Il était attablé avec un homme dont Russel ne voyait que les épaules massives, dissimulées sous un pardessus beige. A un moment donné, pourtant, l'inconnu se retourna et le contrôleur put distinguer ses traits. Il était d'un blond

très pâle et accusait un type très marqué d'homme du Nord, avec des yeux clairs, un teint rougeaud.

— Parbleu! L'homme du « Lutétia », songea Russel.

Il ne perdit pas de vue les deux compagnons, en prenant soin toutefois de ne pas se faire remarquer par eux, et lorsqu'ils s'en allèrent leur emboîta le pas. Dans la rue les deux hommes ne tardèrent pas à se séparer. Russel hésita. Lequel suivre? Il se décida pour l'homme de Borine. L'autre, on tâcherait de le retrouver.

Cette filature le conduisit du côté de Clichy. L'homme pénétra dans un hôtel de piètre apparence d'une rue peu engageante. Habitait-il ici? Russel nota l'adresse et, satisfait de sa soirée, rentra alors se coucher.

L'individu fut arrêté deux jours plus tard, par Gervais et Russel lui-même, qui avait habilement tendu ses filets. Sur lui on découvrit des papiers au nom de Peter Gun, sujet finlandais, mais le capitaine André, aussitôt informé, reconnut sans peine le chef d'une importante bande d'espions, laquelle lui avait déjà donné du fil à retordre.

— Je te pince enfin, Hans Sternberg, lui dit-il, car tu t'appelles en réalité Hans Sternberg et tu es Allemand! Il y a longtemps que je souhaitais cette capture, tu nous glissais dans les doigts comme une anguille... Cette fois nous te tenons!... Alors? Tu fais toujours le métier...

L'homme lui jeta un regard sombre. Il paraissait écumer de rage.

— Tu étais donc mêlé à cette affaire d'Orval? C'est même toi, sans doute, qui l'as préparée?... C'est toi qui as tué le Comte...

— Non! grogna l'Allemand.

— Non? Ce n'est pas toi?... Alors donne-nous le nom du criminel? Tu ne veux pas? A ton aise, nous saurons nous-mêmes établir la vérité.

On le confronta avec Serge Borine. Le jeune homme le reconnut formellement pour l'individu qui lui avait remis cinq mille francs en échange de l'invitation au

nom de M. et Mme de Ravincourt. Se voyant démasqué, l'espion entra dans la voie des aveux.

— Oui, c'est moi, qui ai tout réglé, mais ce n'est pas moi qui ai tué le Comte.

— Alors qui? Miss Broadway?

— Pas elle non plus, mais l'homme qui l'accompagnait au bal de l'Ambassade, un nommé Kraff, Allemand aussi.

— Un grand blond, celui qui se trouvait avec toi l'autre jour, à l' « Eldorado? » interrogea Russel.

Hans Sternberg eut un léger tressaillement, mais ne répondit pas.

— Tu ne veux pas le « vendre ». Comme tu voudras, on le retrouvera malgré toi, comme on retrouvera aussi miss Broadway. Qui est cette dernière?

— Une Allemande, mais qui a vécu longtemps aux Etats-Unis. Elle s'appelle Bertha Friedmann. Depuis un an elle est utilisée par le Service.

— Comment saviez-vous que le comte d'Orval était en possession d'un document important? Et lui, d'où le tenait-il?

— Le comte d'Orval avait reçu une mission secrète du Gouvernement polonais. Il s'agit d'un pacte avec la Russie, un traité mutuel de défense, l'U.R.S.S. s'engageant non seulement à respecter la neutralité de la Pologne mais aussi à la garantir en cas d'attaque de ses voisins. Personne ne sait cela, mais un de nos espions, à Varsovie a eu connaissance de la chose et a transmis à Berlin cette information : le comte d'Orval se rendait à Paris porteur d'un document qu'il devait transmettre, le jour du bal de l'Ambassade d'Angleterre à un délégué de l'U.R.S.S. Berlin m'a aussitôt avisé, en me donnant l'ordre de m'emparer de ce document.

— Ah! Je comprends, vous avez envoyé un couple au bal avec mission de tuer le Comte...

— Oui, pour qu'il ne puisse remplir sa mission. Ensuite miss Broadway commencerait à jouer son rôle. Celui-ci consistait à se faire admettre auprès de la police judiciaire pour lui reprendre le document.

— Audacieux, et dangereux...

— Il n'y a qu'avec de l'audace qu'on réussit. Et les femmes ont de tels moyens de persuasion!...

Avec une intention ironique, l'homme regarda Russel, lequel devint cramoisi.

— Où est maintenant miss Braodway? reprit le capitaine André.

— Probablement qu'elle a passé en Allemagne, gouailla Hans Sternberg, mais, vrai, je n'en sais rien...

En attendant que l'on retrouvât la voleuse et l'assassin, il fut, lui, jeté en prison.

— Mes félicitations, mon cher Russel, dit M. Gréhaux en tendant la main au contrôleur, vous avez fait là une arrestation très importante. L'on n'a à déplorer que la perte du document, mais, au fond, cela ne nous intéresse point.

Mais, à sa grande surprise, Russel refusa de serrer cette main forte :

— Je ne mérite ni vos compliments, ni votre confiance, monsieur le Directeur, fit-il d'un air sombre, si vous saviez combien j'en suis indigne!



Une foule nombreuse, parmi laquelle des gens connus, suivaient l'enterrement. Et, comme toujours, des réflexions s'échangeaient à voix basse :

— Ce pauvre Russel... Quelle triste fin tout de même! Cet accident brutal...

— Oh! un accident!

— Quoi? Vous inclineriez, vous aussi, vers la thèse du suicide?

— Il y a de fortes raisons pour l'admettre. Le contrôleur était si changé depuis quelque temps, sombre, neurasthénique, comme hanté par une idée fixe, une idée d'indignité... On aurait dit que sa conscience le tourmentait... Et pour moi, tout à fait entre nous, n'est-ce pas? cela datait de l'affaire d'Orval, vous vous souvenez bien cette affaire d'assassinat à laquelle était mêlée une histoire d'espionnage?

— Ah! oui, il y a eu une Américaine qui s'est enfuie en emportant un document qu'elle avait volé à Russel...

— C'est cela. On n'a jamais bien su ce qui s'est passé, si elle avait été vraiment sa maîtresse et s'il l'avait aidée à s'enfuir, mais depuis lors, lui, il n'a plus été le même... Il devait être tourmenté par des remords. Alors, un jour, il n'a plus pu les supporter, et il s'est jeté sous un train. Cela devait fatalement l'amener là...

Eh! oui, cela l'avait amené là... Pauvre Russel!

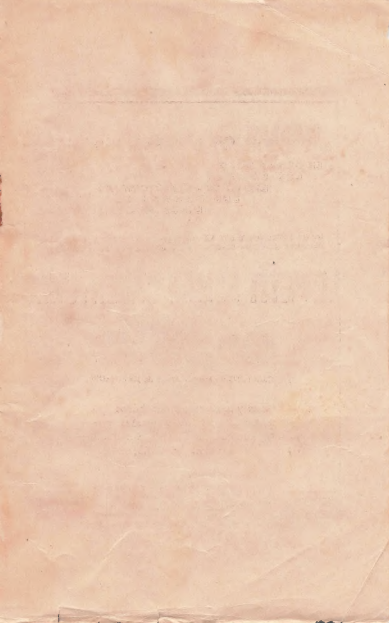
FIN

Pour paraître samedi prochain :

Le regard mortel

Roman policier inédit

par ANDRE-MICHEL



VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ. TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.35 LE ROMAN
COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)
Il n'est pas fait d'envoi contre rembourse^{nt}

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)